

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Mohamed KHIDER-Biskra Faculté des Lettres et des Langues
Département de Littérature et de Langue Française



Intitulé de la matière

Sémiotique/Sémiologie

Cours et exercices destinés aux étudiants de 1ère année master

Option sciences du langage (semestre 1)

Socle commun 2025/ 2026

Domaine : Lettres et Langues Étrangères

Elaboré par :

Dre. BOUDOUNET Naima, maître de conférences A

Année universitaire : 2025/2026

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université Mohamed KHIDER-Biskra Faculté des Lettres et des Langues
Département de Littérature et de Langue Française



Intitulé de la matière

Sémiotique/Sémiologie

Cours et exercices destinés aux étudiants de 1ère année master

Option sciences du langage (semestre 1)

Socle commun 2025/ 2026

Domaine : Lettres et Langues Étrangères

Elaboré par :

Dre. BOUDOUNET Naima, maître de conférences A

Année universitaire : 2025/2026

I. Intentions pédagogiques

Parmi les **intentions pédagogiques** (objectifs d'apprentissage) à mettre en exergue dans l'enseignement du module **Sémiotique / Sémiologie** programmé dans l'offre de formation (2025/ 2026), destiné aux étudiants de master en Sciences du langage qu premier semestre, nous citerons les plus pertinentes, après les avoir réparties en trois niveaux classiques : **savoirs**, **savoir-faire** et **savoir-être / compétences transversales**. Ces intentions pédagogiques visent chez l'étudiant la manifestation explicite d'une posture réflexive, critique et appliquée, et non une simple intériorisation de connaissances ni une introduction initiatrice à la matière.

a) Savoirs théoriques et conceptuels (connaissances fondamentales)

- Maîtriser l'histoire et les grands paradigmes de la discipline : Saussure (sémiologie), Peirce (sémiotique), Barthes (sémiologie de la mythologie et de la connotation), Greimas (sémiotique narrative et structurale), Eco (sémiotique interprétative), et les approches contemporaines (sémiotique cognitive, sociale, visuelle, multimodale...).
- Comprendre les notions centrales : signe (signifiant/signifié), arbitraire vs motivé, dénotation/connotation, mythe, isotopie, actant, énonciation, sémiotique du visuel, du sonore, du tactile, etc.
- Situer la sémiotique par rapport à d'autres disciplines (linguistique, rhétorique, anthropologie, sociologie, philosophie du langage, études visuelles, etc.) et distinguer **sémiologie de la communication** (intentions, codes) et **sémiotique de la signification** (production et interprétation du sens).

b) Savoir-faire méthodologiques et analytiques (compétences opérationnelles)

- Acquérir et mobiliser des outils rigoureux d'analyse sémiotique sur des corpus variés : textes verbaux, images fixes ou en mouvement, objets matériels, espaces, pratiques sociales, discours médiatiques, publicitaires, numériques, etc.
- Savoir constituer un corpus pertinent, décrire les systèmes de signes, identifier les mécanismes de production du sens, et formuler des hypothèses interprétatives argumentées.
- Appliquer la sémiotique à des contextes concrets : – analyse de discours médiatiques et publicitaires ; – sémiotique de l'image et du visuel ; – analyse de dispositifs de communication (web, packaging, architecture, mode...) ; – sémiotique des pratiques culturelles et des comportements.
- Développer une démarche comparative entre différents systèmes sémiologiques (langue vs images, gestes, objets...).

c) Compétences critiques, réflexives et professionnelles (savoir-être et posture)

- Développer un regard critique sur la production et la circulation du sens dans la société contemporaine (idéologie, stéréotypes, manipulation, mythes modernes, enjeux éthiques des signes).
- Former une sensibilité à la complexité du sens : prise en compte du contexte, de l'interprétant, de la réception, et de la dimension multimodale des communications actuelles.
- Préparer à des applications professionnelles ou de recherche : – expertise en communication (stratégies de sens, branding, discours d'entreprise) ; – analyse de contenus pour le design, le marketing, l'édition, les médias ; – recherche en sciences humaines (mémoire ou thèse) ; – accompagnement à la création de messages ou d'objets signifiants.
- Cultiver une posture éthique et responsable vis-à-vis des signes (conscience de leur pouvoir social et politique).

II. Objectifs de l'enseignement à atteindre

- La visée principale de cette matière est d'amener l'étudiant à savoir s'imprégner des fondements méthodologiques de cette discipline appelée Sémiologie/ Sémiotique.
- L'enseignement du contenu de cette matière permet aussi à l'étudiant d'en maîtriser les concepts fondamentaux tels que : signifiant, signifié, référent, code, connotation, sémiologie, sémiotique, signal, indice, symbole ...
- Cet enseignement vise aussi à entraîner les étudiants de master 1 en sciences du langage à effectuer des analyse d' objets sémiotiques à l'image de : textes, images, publicités, discours médiatiques, panneaux routiers, etc.
- L'autre visé est le fait de prendre connaissance des principales théories sémiologiques à savoir la sémiologie saussurienne, la sémiologie de la signification, la sémiologie de la communication, la sémiologie de la culture en justifiant le bien-fondé de chaque approche et de son développement.

III. Connaissances préalables recommandées

- L'étudiant est supposé avoir une connaissance globale de la linguistique notamment la linguistique de la langue appelée aussi la linguistique structurale et de ses concepts de base principalement fondés sur les travaux du linguiste genevois Ferdinand de Saussure

exemple : langue/parole, signe linguistique, arbitraire du signe, valeur linguistique, rapports syntagmatiques/rapports paradigmatiques

- L'étudiant est aussi censé connaître quelques spécificités des systèmes sémiologiques autres que la langue à savoir Système de signes conventionnels et codés, Systèmes symboliques et rituels, Système de signes visuels et iconiques, Systèmes gestuels, corporels et multimodaux (kinésiques) ...

IV. Contenu de la matière

La matière porte sur les fondements et les développements de la sémiologie et de la sémiotique. Elle s'ouvre par une présentation claire des définitions de ces deux disciplines ainsi que des distinctions conceptuelles qui les séparent, avant d'explorer leurs relations étroites avec la linguistique. Un chapitre entier est consacré au signe, à sa définition générale et à ses catégorisations principales – signe, signal, symbole et indice –, puis la matière distingue la sémiologie de la signification de celle de la communication. Elle aborde ensuite la sémiotique narrative selon Algirdas Julien Greimas, la sémiologie de l'image développée par Roland Barthes et Martin Joly, la sémiotique de Charles Sanders Peirce, et conclut par une analyse approfondie de la sémiotique des médias, offrant ainsi une vision complète et cohérente des théories du signe et de la signification dans leurs dimensions linguistiques, narratives, visuelles et médiatiques.

V. Mode d'évaluation

Contrôle continu (40%) et contrôle sur table (60%)

VI. Description de la matière intitulée Sémiotique/Sémiologie

Cette matière s'adresse aux étudiants de master 1, inscrits en sciences du langage désireux de s'initier à la sémiologie, intéressés à en connaître davantage ce qui unit la sémiologie à la sémiotique, à la linguistique, et soucieux de découvrir les grandes perspectives et les grandes théories de la sémiologie : la sémiologie selon Saussure, la sémiologie de la communication, la sémiologie de la signification ... Ce support pédagogique sur la sémiologie, qui apparaîtra comme la préoccupation majeure des étudiants à se donner une culture linguistique approfondie, est dispensé selon les critères suivants:

Filière : Français

Intitulé du master : Sciences du langage

Semestre : 1

Crédits : 04

Coefficient : 02

Libellé de L'UE : Fondamentale

Contenu de la matière selon la nouvelle offre de formation 2025/2026:

- 1- Sémiologie et sémiotique : définition et distinctions**
- 2- Sémiologie et linguistique**
- 3- Le signe : définition et catégorisations** (signe/signal/symbole et indice)
- 4- Sémiologie de la signification/ Sémiologie de la communication**
- 5- La sémiotique narrative : A. Greimas**
- 6- La sémiologie de l'image : R. Barthes et M. Joly**
- 7- La sémiotique de C. S. Peirce**
- 8- La sémiotique des médias**

Table des matières

Introduction générale	10
<i>Chapitre 1 : Les concepts de base de la linguistique structurale</i>	12
Introduction	13
1. Les principes fondamentaux de la linguistique structurale.....	13
1.1. Langage/ Langue/ Parole	13
1.2. Signe/ Signifiant/ Signifié/ Référent	15
1.3. Les caractéristiques du signe linguistique	18
1.3.1. Le caractère arbitraire du signe.....	18
1.3.2. Le caractère linéaire du signe.....	19
1.3.3. L'immuabilité du signe	20
1.3.4. La mutabilité du signe.....	21
1.4. Rapports syntagmatiques/ rapports paradigmatiques.....	22
2. Récapitulation du contenu du chapitre 1	25
Conclusion	26
<i>Chapitre 2 : Les systèmes de communication non linguistiques</i>	30
Introduction	31
1. Les autres systèmes de communication, autres que la langue.....	31
2. Qu'est-ce que alors que ces systèmes de communication non linguistiques ?	31
3. Les différentes catégories de procédés de communication non linguistiques	33
3.1. Le procédé de signalisation substitutif du langage parlé	33
3.2. Le procédé de communication systématique.....	34
3.3. La signalisation routière comme procédé de communication non linguistique.....	35
3.4. Un autre système de communication non linguistique: la cartographie	36
3.5. L'image artistique comme moyen de communication non linguistique.....	37
4. Récapitulation des systèmes de communication non linguistiques	38
2. Systèmes symboliques et rituels	39
3. Systèmes visuels et iconiques.....	39
4. Systèmes gestuels, corporels et multimodaux (kinésiques)	40
5. Autres systèmes sensoriels ou complexes	40
Conclusion	41

<i>Chapitre 3 : La sémiologie. Quelles relations entretient-elle avec la linguistique et la sémiotique et quelles sont ses perspectives ?</i>	47
Introduction.....	48
1. Le projet sémiologique de Saussure	48
2. Sémiologie et sémiotique	50
2.1. Définition de la sémiologie.....	50
2.2. Définition de la sémiotique	50
2.3. Distinctions entre sémiologie et sémiotique	52
.....	56
3 Sémiologie et linguistique	57
4 Évolution de la sémiologie	58
4.1. La sémiologie de la signification.....	58
4.2. La sémiologie de la communication.....	59
4.3. La sémiologie de la culture.....	61
Conclusion	63
<i>Chapitre 4 : La nature du signe</i>	66
Introduction	67
1. Le processus sémiotique.....	67
1.1. Le signe comme élément du processus de communication	67
1.2. Le signe comme élément du processus de signification	68
1.3. Trois regards sur le signe: sémantique, syntaxique et pragmatique.....	71
2. La classification des signes.....	71
2.1. Premier critère de classification: la source du signe.....	71
2.2. Signification et inférence.....	71
2.3. Troisième critère: le degré de spécificité sémiotique	73
2.4. Quatrième critère: l'intention et le degré de conscience de l'émetteur	73
2.5. Cinquième critère: le canal physique et l'appareil récepteur humain	74
2.6. Sixième critère: le rapport au signifié.....	75
2.7. Septième critère: le type de lien présumé avec le référent.....	75
2.8. Huitième critère: le comportement que le signe induit chez le destinataire	76
3. Quelques précisions terminologiques	76
3.1. Le signal, l'indice et l'acte sémique	76

3.2. <i>Le signe iconique et le signe arbitraire</i>	77
3.3. <i>Le signifié et le sens</i>	78
3.4. <i>Le signifiant</i>	79
Conclusion	81
<i>Chapitre 5 : La sémiotique et ses différents domaines</i>	85
Introduction	86
1. La sémiotique narrative: A. Greimas	86
1.1. <i>Les fondements théoriques de la sémiotique narrative greimasienne</i>	86
1.2. <i>Le modèle actantiel : rôles et relations dans le récit</i>	87
1.3. <i>Le schéma narratif canonique et la syntaxe narrative</i>	88
2. La sémiologie de l'image: R. Barthes et M. Joly	89
2.1. <i>Les fondements théoriques de la sémiologie de l'image</i>	89
2.2. <i>L'analyse barthesienne : dénotation, connotation et fonction du texte</i>	90
2.3. <i>L'approche de Martinet Joly et les prolongements contemporains</i>	91
3. La sémiotique de C. S. Peirce	92
3.1. <i>Fondements philosophiques et modèle triadique du signe</i>	92
3.2. <i>Les trois trichotomies et les classes de signes</i>	93
3.3. <i>Application en sciences du langage et perspectives contemporaines</i>	94
4. La sémiotique des médias	95
4.1. <i>Fondements théoriques : de la sémiologie structurale à la sémiotique des médias</i>	95
4.2. <i>Outils d'analyse : codes, multimodalité et types de signes dans les médias</i>	96
4.3. <i>Perspectives contemporaines et enjeux critiques en sémiotique des médias</i>	97
Conclusion	99
Conclusion générale	101
Bibliographie	103

Introduction Generale

Introduction générale

La sémiotique, ou sémiologie selon la tradition saussurienne, constitue aujourd'hui l'une des disciplines centrales des sciences du langage. Elle se donne pour objet l'étude des signes sous tous leurs aspects : leur nature, leur fonctionnement, leurs systèmes et les processus par lesquels ils produisent du sens au sein de la vie sociale. Si Ferdinand de Saussure a posé les fondements de cette science générale des signes en la concevant comme une branche de la psychologie sociale, la sémiotique a rapidement dépassé le cadre strictement linguistique pour embrasser l'ensemble des phénomènes signifiants qui structurent la communication humaine.

Ce cours destiné aux étudiants de première année de Master, option Sciences du langage, vise à leur fournir une culture sémiotique solide et opérationnelle. Il commence par revisiter les concepts fondamentaux de la linguistique structurale saussurienne – langage, langue, parole, signe, signifiant, signifié, arbitraire, linéarité, rapports syntagmatiques et paradigmatiques – qui demeurent la base indispensable à toute réflexion sémiotique. Il explore ensuite les systèmes de communication non linguistiques (signalisation routière, cartographie, image artistique et publicitaire, codes chiffrés, etc.), démontrant que la langue, bien qu'elle soit le système le plus complexe, n'est pas le seul mode de production et de transmission du sens.

Le cours aborde par la suite les relations complexes que la sémiologie entretient avec la linguistique et la sémiotique, en distinguant notamment la sémiologie de la signification (Roland Barthes) de la sémiologie de la communication (Eric Buyssens, Georges Mounin). Il précise ensuite la nature du signe à travers ses différentes classifications (selon la source, l'intention, le canal, le rapport au référent, etc.) et clarifie des notions essentielles telles que signal, indice, icône, symbole, signifié et sens.

Enfin, il présente les grands domaines contemporains de la sémiotique : la sémiotique narrative d'A.J. Greimas avec son modèle actantiel et son schéma canonique, la sémiologie de l'image chez Roland Barthes et Martine Joly, la sémiotique triadique de Charles S. Peirce, ainsi que la sémiotique des médias et de la multimodalité. À travers ces approches complémentaires, les étudiants seront amenés à comprendre comment le sens se construit, se transforme et circule dans les discours verbaux, visuels, médiatiques et culturels.

L'objectif principal de ce cours est double : d'une part, doter les étudiants d'un bagage théorique rigoureux leur permettant de maîtriser les outils d'analyse sémiotique ; d'autre part,

de développer chez eux une posture critique face aux productions signifiantes de notre société contemporaine, qu'il s'agisse de publicité, de discours politiques, de récits médiatiques ou de contenus numériques. La maîtrise de la sémiotique apparaît ainsi comme un atout majeur pour qui se destine à l'enseignement des langues, à la recherche en sciences du langage, à l'analyse des discours ou à la communication.

Chapitre 1 : Les concepts de base de la linguistique structurale

Introduction

La linguistique structurale, dont les fondements ont été posés par Ferdinand de Saussure dans son Cours de linguistique générale (1916), marque un tournant décisif dans l'étude scientifique du langage. Au lieu de s'intéresser à l'évolution historique des langues comme le faisait la philologie du XIXe siècle, Saussure propose d'analyser la langue comme un système cohérent, autonome et synchronique, constitué de signes linguistiques dont la valeur dépend de leurs relations internes. Ce chapitre introductif présente les concepts fondamentaux qui permettent de comprendre le fonctionnement de la langue : la distinction essentielle entre langage, langue et parole, la nature du signe linguistique (signifiant et signifié), sa relation avec le référent, ainsi que ses principales caractéristiques (arbitraire, linéaire, immuable et mutable). Il aborde également les deux grands types de rapports qui organisent le système linguistique : les rapports syntagmatiques et paradigmatiques. Ces notions constituent la base indispensable pour quiconque souhaite acquérir une culture linguistique approfondie et mieux appréhender les mécanismes de la communication humaine, notamment dans le cadre de l'enseignement et de l'apprentissage des langues étrangères.

1. Les principes fondamentaux de la linguistique structurale

La **linguistique structurale** (ou le structuralisme linguistique) est principalement fondée sur les travaux de **Ferdinand de Saussure** (*Cours de linguistique générale*, 1916). Elle considère la langue comme un **système de signes** cohérent et autonome, qu'il faut étudier dans sa structure interne plutôt que dans son évolution historique comme il était le cas auparavant. Cette théorie monumentale à son époque représente des concepts clés qu'il faut comprendre pour pouvoir aller plus loin si on veut acquérir une culture linguistique plus détaillée et approfondie. Parmi ces concepts fondamentaux, nous retenons ce qui suit:

1.1. Langage/ Langue/ Parole

Saussure commence, d'abord, par définir *le langage*. Pour lui, le *langage* est la faculté innée de pouvoir communiquer. Chaque individu naît avec cette capacité de produire des sons, donc de parler. Cependant, cette capacité ne suffit pas à assurer la communication au sein d'une communauté linguistique. Il est nécessaire d'utiliser un instrument élaborer selon un contrat collectif et commun. Cet instrument est la langue. « *La langue est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez l'individu* » (Saussure, 1968: 25). C'est donc un ensemble d'éléments et de structures qui appartient à la communauté linguistique au sein de

laquelle elle est employée. Chaque individu commence à l'intérioriser à partir de sa naissance. Cependant, personne ne peut la posséder toute entière, elle n'est complète que dans la totalité de la communauté qui l'emploie. Il est impossible qu'une personne en possède tous les éléments et toutes les structures. Chaque communauté linguistique a sa propre langue, élaborée suivant divers critères tels que : la structure des organes vocaux, conditions géographiques, ... et qui « *détermine l'emploi des sons, des formes et des moyens d'expression syntaxiques et lexicaux* » (Malmberg, 1972: 63)

Quant à la parole, c'est l'utilisation concrète et individuelle de la langue. Chaque individu qui est en situation de communication, fait son propre choix parmi les éléments de la langue et les organise selon les lois internes de celle-ci dans le but d'exprimer ses désirs, ses intentions, ses idées ... La parole est donc « *la mise en œuvre de la langue par des sujets parlants* » (Ducrot, Todorov, 1972: 156). C'est le produit d'un processus de création.

La langue et la parole sont les composantes du langage, l'une étant sa partie sociale, et l'autre est sa partie individuelle. Ces deux parties se présupposent du fait que la langue est « *nécessaire pour que la parole soit intelligible et produise tous ses effets ; mais que celle-ci est nécessaire pour que la langue s'établisse* » (Saussure, 1968: 37). Cependant, comme le montre le raisonnement de Saussure, « *historiquement le fait de la parole précède toujours. Comment s'aviserait-on d'associer une idée à une image verbale, si l'on ne surprenait pas d'abord cette association dans un acte de parole ?* » (Saussure, 1968: 37).

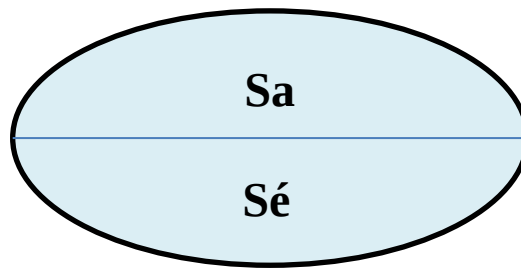
Il est logique que les éléments constitutifs de la langue aient été exprimés, donc réalisés en tant que parole, avant de former cet ensemble, mais c'est grâce aux lois internes de la langue qu'il est possible de produire la parole. Cet aspect chronologique nous montre que la parole vient avant la langue, et qu'il est aussi logique de dire que pour apprendre une langue, il est nécessaire d'en observer et d'en employer les produits concrets de cette langue. Car, c'est en écoutant les différentes paroles produites par d'autrui que les individus acquièrent leur langue maternelle. Cela doit en être de même pour le processus de l'apprentissage des langues étrangères. Pour qu'un apprenant puisse connaître la langue qu'il apprend, il doit avoir vu ou entendu auparavant ses actualisations sous forme de parole. S'il ne sait pas où, quand et dans quelle situation il doit employer les éléments de la langue, il ne pourra l'apprendre que sous formes de liste de mots et de règles inutilisables lors d'une communication. C'est justement pour cette raison que les méthodes actuelles d'enseignement des langues étrangères sont organisées de façon à faire apprendre la langue par l'intermédiaire de la parole.

A part ses caractéristiques qui la différencient du langage et de la parole, la langue est étudiée, par Saussure, comme un « *système de signes* ». C'est-à-dire, tous les éléments dont la langue est composée sont les parties d'une organisation dans laquelle chaque partie acquiert sa fonction par rapport aux autres. « Les éléments linguistiques n'ont aucune réalité indépendamment de leur relation au tout » (Ducrot, Todorov, 1972: 32). Si nous reprenons la célèbre comparaison du jeu d'échecs que Saussure a faite pour expliquer en quoi consiste la langue en tant que système, nous pourrions dire que, la langue, tout comme le jeu d'échecs, est formée de différentes pièces qui sont déplacées dans une intention précise, selon le gré du joueur, mais suivant des règles précises. Chacune de ces pièces a une fonction qui lui est conférée par la règle du jeu. C'est cette fonction qui la différencie de toutes les autres pièces et qui, en même temps, assure leur relation. Une pièce peut être remplacée par un autre objet et ce changement n'affectera pas l'ensemble du jeu tant que ce nouvel objet accomplit la même fonction que le précédent.

Saussure a choisi la langue comme objet de la linguistique en tenant compte des caractéristiques qui font que la langue soit « *intégrale* » et « *complète* », qu'elle forme un tout en elle-même et qu'elle soit acceptée comme norme de toutes les manifestations du langage.

1.2. Signe/ Signifiant/ Signifié/ Référent

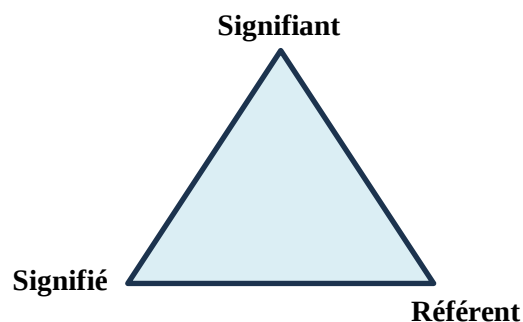
Les signes linguistiques (S) dont il est question dans la définition de la langue et que nous venons de comparer aux pièces du jeu d'échecs, sont des unités à deux faces. La première est la face signifiante (le signifiant = Sa) et la seconde, la face signifiée (le signifié = Sé). Le signifiant est une image acoustique. Ce n'est pas un son que nous entendons, mais « *c'est l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donnons nos sens* » (Saussure, 1968: 98). Même si nous ne parlons pas à haute voix, nous pouvons parler à nous-mêmes en faisant tel que les images acoustiques s'éveillent dans notre esprit. Quant au signifié, c'est le concept évoqué par l'image acoustique. Le signifié est aussi psychique du fait que ce n'est pas une réalité concrète, mais le concept de cette réalité. C'est donc la combinaison de l'image acoustique et du concept évoqué par le signifiant dans l'esprit d'un sujet parlant qui forme le signe linguistique. Ces deux faces sont inséparables l'une de l'autre. Saussure les compare à l'eau qui est composée d'oxygène et d'hydrogène; quand ces deux éléments sont séparés, aucun d'entre eux n'a la propriété de l'eau, de la même manière que seul le signifié ou bien le signifiant n'a aucune propriété du signe. Suivant le schéma qu'il propose pour le signe linguistique, nous pouvons visualiser la relation qui se trouve entre le signifiant et le signifié:



Les signes linguistiques n'ont pas de valeur que quand ils sont délimités sur la chaîne et que leur opposition par rapport aux autres éléments du système est définie. Cette opposition est basée sur le principe selon lequel les signes sont ce que les autres ne sont pas. Les signes se définissent par leurs caractéristiques qui les différencient des autres et « il est impossible ni entendre, ni de comprendre un signe sans entrer dans le jeu global de la langue » (Ducrot, Todorov, 1972; 35).

Pour que la langue puisse servir d'instrument de communication, il est nécessaire que les signes linguistiques s'enchaînent suivant les lois imposées par l'organisation interne de la langue, de façon à exprimer les pensées, les idées, les désirs ou les intentions des sujets parlants. Tout ce que les sujets parlants sont susceptibles d'exprimer relève des réalités extralinguistiques, c'est-à-dire des objets, des êtres, des phénomènes, des concepts, des sensations ou des sentiments qui ont leur place dans le monde réel et que les individus connaissent par leurs expériences. Ces réalités, aussi bien abstraites que concrètes, auxquelles renvoient les signes linguistiques sont des «*Référents*». Bien que le référent ne fasse pas partie du domaine d'étude de Saussure, nous avons jugé utile et nécessaire de faire sa description, étant donné que c'est l'un des sujets qui est en relation directe avec l'enseignement des langues étrangères.

Il est possible de montrer les relations qu'entretiennent le signifiant et le signifié, donc le signe linguistique avec le référent à l'aide du triangle sémiotique conçu par Ogden et Richards:



Le signifié étant étroitement lié au signifiant de façon à composer le signe linguistique, est aussi en relation directe avec le référent. Pour que la communication soit assurée, pour que le message passe convenablement du locuteur au récepteur, il est nécessaire que le concept (Signifié) qui s'éveille dans l'esprit des sujets parlants ait le plus de ressemblance possible avec le référent; faute de quoi, la communication ne pourra pas se réaliser, car le récepteur ne pourra pas comprendre ce à quoi le locuteur renvoie.

Le fait que le signifiant ne soit uni au référent qu'avec une ligne pointillée provient de ce que leur relation soit indirecte. L'image acoustique [livR] ne peut être liée au référent concret  que par l'intermédiaire d'un concept «livre» qui s'éveille dans l'esprit d'un sujet parlant. Le référent est représenté indépendamment du signe linguistique car, leur lien provient d'une « convention respectée uniquement par les membres d'une même communauté linguistique » (Darcos, Hasselot, Tatayre, 1988: 11).

Cette convention ne repose pas sur une obligation naturelle et motivée; elle est arbitraire. La diversité des langues, et parallèlement, la diversité des signes linguistiques nous expliquent ce phénomène. Par exemple, le référent  est représenté en français par le signe «livre», en anglais par le signe «book», en turc par le signe «kitap» et en arabe par le signe «kitab». La réalité extralinguistique étant la même, les signes changent d'une langue à l'autre et ceci nous prouve que la relation signe/ référent est totalement arbitraire. La plupart du temps, un signe linguistique n'a de référent que quand il est introduit dans un contexte. A lui seul, ce n'est qu'un élément dont la valeur est définie par son opposition aux autres signes du système. Pour qu'il se réfère à une réalité extralinguistique précise, il est nécessaire qu'il soit employé par un locuteur précis, dans une situation précise, afin d'exprimer une idée précise.

Nous avons précisé antérieurement que les référents pouvaient être aussi bien abstraits que concrets. Dans le monde réel, il se trouve des objets et des êtres que nous pouvons percevoir avec nos sens (une table, une fleur, une montagne, un chien ...). Les concepts, les sentiments, les phénomènes sont abstraits mais les individus peuvent les ressentir ou les vivre (l'amour, la peur, le deuil ...). Parfois, les référents auxquels renvoient les signes linguistiques ne sont pas des référents existants concrètement dans le monde réel. C'est le cas des référents fictifs et imaginaires comme par exemple, les personnages mythologiques (Hercule, Artémis, Sphinx ...). Cependant, tous ces référents qui existent indépendamment de la langue, qu'ils soient réels ou imaginaires, concrets ou abstraits, ne suffisent pas à assurer à eux seuls une communication. Il est généralement impossible de communiquer en employant seulement des signes qui ont des référents non-linguistiques, car le système de la langue impose certaines structures

d'organisation pour que la parole soit intelligible. Il est donc nécessaire, pour créer des énoncés, d'organiser ces signes en se servant d'autres signes ayant des référents purement linguistiques. Ces référents linguistiques sont d'ordre grammatical. Ils n'ont pas de référents dans le monde réel et extérieur et ils peuvent être des conjonctions, des prépositions, des interjections, des affixes ou des embrayeurs. Ces derniers sont des éléments qui servent à exprimer les aspects indicatifs d'un énoncé. Ils peuvent être des pronoms personnels ou possessifs, des adjectifs possessifs, des adverbes de temps et de lieu ...

1.3. Les caractéristiques du signe linguistique

Le signe linguistique a plusieurs caractéristiques. Nous entreprendrons ici d'étudier brièvement celles que Saussure présente dans ses Cours.

1.3.1. Le caractère arbitraire du signe

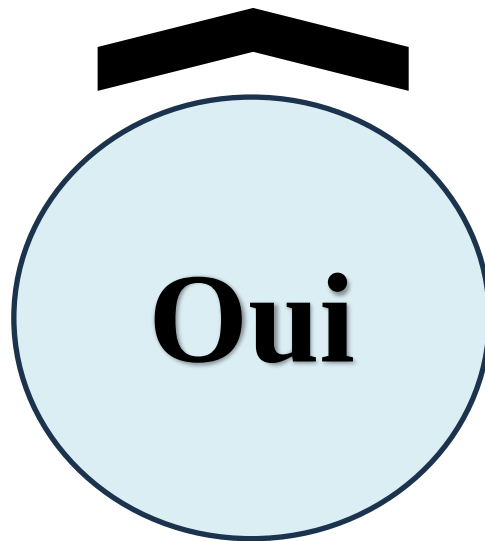
Nous avons observé antérieurement que la relation du signe linguistique et du référent n'était pas motivée. Il en est de même pour le lien qui unit le signifié au signifiant. Nous pouvons donc dire que le signe linguistique est arbitraire. Il n'y a aucun rapport naturel entre l'image acoustique et le concept. Cependant, cela ne signifie pas que les signes linguistiques appartenant à une langue donnée peuvent être changés au gré des individus. Au contraire, «l'arbitraire du signe est pour ainsi dire normatif, absolu, valable et obligatoire pour tous les sujets parlants la même langue» (Kristeva, 1981: 19). Si un changement se produit dans le temps, ce changement sera lui aussi le fruit d'une convention sociale et aura lui aussi un caractère arbitraire.

Cette caractéristique présente quelques exceptions qui sont en nombre restreint dans la langue, comme les onomatopées, c'est-à-dire « *les mots suggérant ou prétendant suggérer par imitation phonétique la chose dénommée* » (Dictionnaire Le Petit Robert, grand format, Paris, 1996). Les onomatopées peuvent imiter des sons naturels comme «cocorico» et «toc-toc» ou former des noms («gazouillis», «roucoulement»), et des verbes («ronronner», «chuchoter»). Les interjections, « *mots invariables formant une phrase à eux seuls, sans relation avec les autres propositions et exprimant une réaction affective vive* » (Dubois, et alii, 2001: 334) sont aussi des éléments linguistiques motivés. Par exemple, «ah!», «ouf!» sont des expressions spontanées, traduisant dans la langue française, les sentiments d'étonnement ou de soulagement. Tous ces exemples sont des imitations de sons et de ce fait le signifiant gagne un caractère motivé par rapport au signifié.

Saussure distingue deux différents degrés d'arbitraire : l'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif. Une partie seulement des signes est absolument arbitraire, chez d'autres intervient un phénomène qui permet de reconnaître des degrés dans l'arbitraire sans le supprimer» (Saussure, 1968 : 181). Par exemple les signes comme «pomme», «dent», «horloge» sont des arbitraires absolus alors que «pommier», «dentiste», «horloger» sont des arbitraires relatifs du fait qu'ils sont dérivés des mots de la première série. Le «pommier» est l'arbre où poussent les «pomme», le «dentiste» est celui qui soigne les «dents», l'«horloger» est celui qui vend ou qui répare les «horloges». Chacun des signifiés des dérivés a un lien direct avec les signifiés des radicaux et ce lien se manifeste aussi dans leur signifiant. Il en est de même pour la plupart des mots composés. Par exemple, les signes «essuie-verre», «portemanteau», «salle à manger», «machine à écrire», ont des signifiés qui sont en rapport direct avec les signifiés de chacun des signes dont ils se composent : un «essuie-verre» est un torchon qui sert à essuyer les verres, un «portemanteau» est un objet qui sert à porter les manteaux, une «salle à manger» est une salle réservée aux repas, une «machine à écrire» est une machine qui sert à écrire. Par là, nous pouvons déduire que ces signes sont relativement motivés. Cependant, même s'ils sont rares, il se trouve aussi des mots composés comme «croque-monsieur» [«sandwich chaud fait de pain de mie grillé, avec du jambon et du fromage» (Dictionnaire Le Petit Robert grand format, Paris: 1996)] qui sont des arbitraires absolus. Le signifié du signe «croque-monsieur» n'a aucun rapport avec les signifiés des signes «croque» et «monsieur» dont il est composé.

1.3.2. Le caractère linéaire du signe

Le signe linguistique a une caractéristique linéaire car le signifiant, « *étant de nature auditive se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte au temps : a) il représente une étendue, et b) cette étendue est mesurable dans une seule dimension: c'est une ligne* » (Saussure, 1968: 103). Lors de leurs usages, c'est-à-dire lors de la production verbale, les signes s'ajoutent l'un à l'autre et forment une chaîne que l'on appelle la chaîne phonique ou chaîne parlée. Il n'est pas possible que deux signes linguistiques se trouvent au même moment, au même endroit de cette chaîne. Chacun des signes y prend, à son tour, la place qui lui appartient. Nous pouvons observer concrètement cette caractéristique quand nous utilisons la forme écrite de la langue. Normalement, il est impossible d'écrire deux signes simultanément; ils se suivent obligatoirement et forment une ligne. Ce n'est que dans des cas exceptionnels et le plus souvent artistiques, que nous pouvons trouver des signes placés l'un au-dessus de l'autre, au même endroit de la chaîne parlée. Nous constatons ce fait dans certains logos, emblèmes ou slogans publicitaires. Par exemple, le nom d'un parfum est représenté de la façon suivante:



Les deux signes «Ô» et «oui» qui forment le nom du parfum sont inscrits l'un au dessus de l'autre, mais même dans ce cas, nous les prononçons l'un à la suite de l'autre en suivant une ligne «Ô Oui».

1.3.3. L'immuabilité du signe

Le signe linguistique est immuable, c'est-à-dire il ne peut pas changer. Bien qu'il ait un caractère arbitraire, comme nous l'avons souligné ci-dessus, et que le signifiant se présente comme librement choisi, cela ne revient pas à dire qu'il peut être modifié par les sujets parlants. Étant donné que la langue est une institution formée de conventions sociales, communes et stables, tout phénomène de modification réalisé individuellement et en dehors de ces conventions affectera la communication et aboutira à une incompréhension. Par exemple, si le système du français exige que le signifié «livre» ait un signifiant [livR], nous ne pouvons pas le remplacer par un autre signifiant comme [tabl] ou [kle], car ces derniers sont liés à d'autres signifiés; nous ne pouvons pas non plus inventer un nouveau signifiant n'existant pas dans la langue ([Rivl]), car cette suite phonique, faute de convention sociale, n'éveillera aucun signifié dans l'esprit des autres sujets parlants. Une institution aussi répandue et aussi utilisée que la langue est obligatoirement interchangeable. D'autre part, « si la langue a un caractère de fixité, ce n'est pas seulement parce qu'elle est attachée au poids de la collectivité, c'est aussi qu'elle est située dans le temps (...) à tout instant, la solidarité avec le passé met en échec la liberté de choisir » (Saussure, 1968: 108).

C'est un héritage, une institution traditionnelle qui est «légée d'une génération à l'autre. C'est ainsi qu'elle demeure et c'est grâce au caractère immuable des signes que la

communication est assurée dans une communauté linguistique. C'est aussi grâce à ce fait qu'il est possible d'apprendre des langues étrangères et de faire des traductions d'une langue à l'autre.

D'autre part, la langue forme un système très complexe? Le fait qu'elle soit constituée d'un mécanisme qui fonctionne en dehors de la volonté du sujet et de la masse parlante est une raison de plus pour qu'aucun des sujets parlants ne puisse avoir la force d'en modifier une partie quelconque. Par exemple en français, il est impossible de supprimer les pronoms personnels de la troisième personne du pluriel au féminin (elles) et à l'inverse, en turc, aucun sujet parlant ne peut ajouter des articles définis (le, la, les) au système de la langue.

1.3.4. La mutabilité du signe

A première vue, il semble paradoxal qu'un élément puisse être à la fois immuable et mutable, qu'il puisse donc changer et ne pas changer en même temps. Nous venons de citer les raisons pour lesquelles les signes linguistique ne changent pas et ne peuvent changer. Cependant, «le temps qui assure la continuité de la langue a aussi le pouvoir d'altérer plus au moins rapidement les signes linguistiques» (Saussure, 1968: 108). Autrement dit, les rapports qui sont établis entre le signifiant et le signifié peuvent se modifier suivant l'influence de divers facteurs. Ces facteurs peuvent influencer sur les aspects phonétiques, sémantiques ou grammaticales de la langue, selon les besoins de la communauté linguistique qui l'utilise. De quel ordre que ce soit, cette modification ne peut se manifester que très lentement et par suite à un nouveau contrat social et commun.

Il se peut que le signifié d'un signe puisse changer (par exemple, le signe «dentier» qui désignait un casque au moyen-âge, a été utilisé au XVI^e siècle comme le synonyme du signe «mâchoire» et de nos jours, est utilisé pour désigner l'appareil dentaire) ou que son signifiant se transforme (par exemple, le signifiant du signe «tête» était [test] avant de devenir [tête] en 1050). Il est aussi possible qu'un référent soit représenté par des signes différents à des époques différentes: par exemple, le signe «épée» ayant le signifiant [epe] et qui a pris place dans la langue française au XVI^e siècle avait le signifiant [feR] au X^e siècle, ou qu'un nouveau référent apparaisse et qu'il soit représenté par un nouveau signe. Par exemple, chaque fois qu'une machine, qu'un instrument, qu'un objet ou qu'un concept prend place dans la réalité du monde extérieur, le besoin de le nommer naît aussi. C'est le cas du signe «logiciel» (ensemble de programmes et de procédures nécessaires au fonctionnement d'un système informatique) qui s'est établi en 1970 dans la langue française suivant le développement du secteur d'informatique et le besoin d'une appellation ressentie par la communauté linguistique.

Le caractère immuable du signe est lié à son caractère arbitraire. Si le signe linguistique n'était pas arbitraire et que la relation qui unit les signifiants aux signifiés reposait sur un lien rationnel et totalement motivé, les modifications que nous venons de citer ne pourraient pas avoir lieu.

Les changements au niveau des signes linguistiques, qui se réalisent très lentement au fil des années dans le système, aboutissent à l'évolution de la langue. Cette évolution n'est, cependant, pas distinctement perçue par les sujets parlants d'une même communauté linguistique lors de la communication quotidienne, autrement dit les modifications liées au temps ne peuvent être analysées que d'un point de vue diachronique et ne peuvent pas être l'objet du domaine de la linguistique synchronique. Seuls les changements qui s'effectuent dans un même laps de temps peuvent être étudiés du point de vue synchronique.

En dehors des changements liés au temps, nous observons des variations qui se présentent dans la même langue au même moment, mais dans des espaces différents. C'est le cas des transformations se manifestant dans les parlers régionaux. Par exemple, la prononciation du signe «brun» qui varie d'une région à l'autre de la France, est [bRôê] dans la région parisienne et [bRÊ] dans certaines autres régions. D'autre part, le signe «approprier» («attribuer en propre à quelqu'un») est utilisé dans certaines régions françaises et en Belgique dans le sens de «nettoyer». Ceci est aussi le cas du signe «pays» qui est employé dans différentes régions de la France comme synonyme du signe «compatriote». Au contraire des mutations diachroniques, ce genre de variation peut être analysé d'un point de vue synchronique.

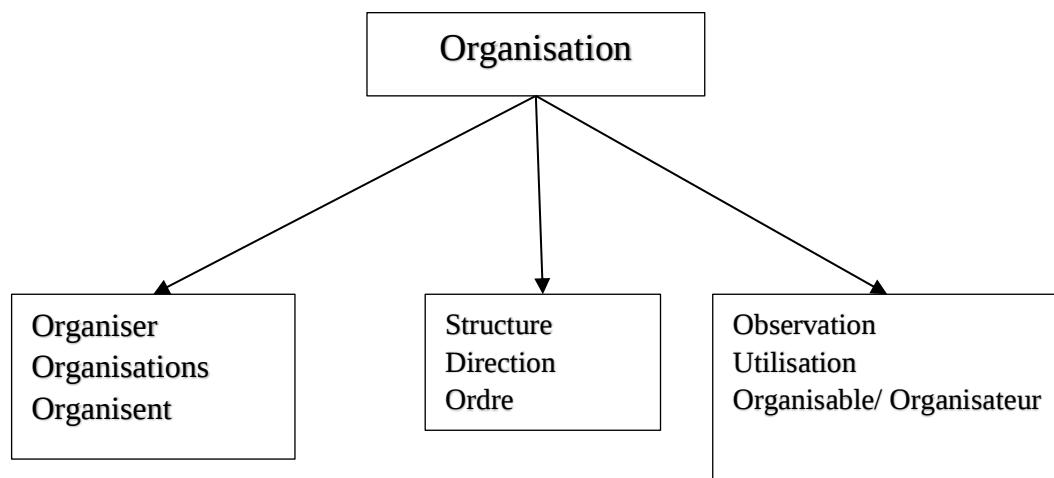
1.4. Rapports syntagmatiques/ rapports paradigmatiques

Le fonctionnement du système de la langue repose sur les rapports que les signes linguistiques entretiennent les uns avec les autres. Ces rapports se manifestent sur deux axes différents: l'axe paradigmatique (ou associatif) et l'axe syntagmatique (ou combinatoire).

Les signes linguistiques « (...) *offrant quelque chose de commun s'associent dans la mémoire et il se forme ainsi des groupes au sein desquels règnent des rapports très divers* » (Saussure, 1968: 171). Les rapports, dont il est question ici, sont appelés «rapports paradigmatiques» (ou associatifs). Lorsqu'un sujet parlant veut s'exprimer, émettre une parole, il doit faire en premier lieu, un choix parmi les signes linguistiques appartenant à la langue et sélectionner ceux qui conviennent le plus au message qu'il a l'intention de transmettre. C'est parmi les éléments des groupes virtuels formés par les rapports associatifs qu'il fait sa sélection. Cette sélection se réalise dans son esprit et elle est faite, la plupart du temps, inconsciemment

et plus ou moins rapidement, selon un automatisme qui lui est fourni par sa capacité d'utiliser sa langue.

Suivant les rapports associatifs, un signe linguistique peut être associé à plusieurs autres signes qui ont un certain point commun avec celui-ci. Ces points communs peuvent être d'ordre sémantique, lexical ou grammatical comme le montre le cas ci-dessous :



Comme nous l'observons sur le schéma ci-dessus, le signe «organisation» est en rapport d'association avec les signes «structure», «direction», ou «ordre» du point de vue sémantique, avec les signes «observation», «utilisation» (les mêmes morphèmes), «organisateur», «organisable» (les mêmes lexèmes) du point de vue lexical et avec les signes «organiser», «organisations», «organisent» du point de vue grammatical.

Les rapports d'associations, étant très divers, forment une liste ouverte. Il est extrêmement difficile, voire impossible, de prévoir avec combien d'autres signes peut s'associer un signe linguistique. Ce nombre peut différer d'un sujet parlant à l'autre selon leurs connaissances linguistiques et leur culture générale. Les signes ayant des liens d'association sont commutables entre eux, c'est-à-dire ils ont les mêmes fonctions grammaticales et appartiennent aux mêmes catégories linguistiques. Ils peuvent être utilisés à un même point sur la chaîne de la parole, ils peuvent donc se substituer tout en gardant leur forme syntaxique. Les éléments linguistiques qui se trouvent dans la mémoire du sujet parlant ne se manifestent pas réellement sur l'axe paradigmatique. Ce rapport établi dans l'absence des éléments linguistiques, est aussi désigné comme *in absentia*. Ils sont représentés sur un axe virtuel

vertical. Cet axe est appelé «axe paradigmatique», «axe associatif» ou encore «axe de sélection».

La capacité de produire des paroles diverses d'un sujet parlant est liée à la quantité d'éléments de l'axe de sélection qu'il détient dans sa mémoire. Il peut produire et comprendre autant de paroles variées qu'il possède de signes linguistiques parmi lesquels il doit faire son choix en fonction de la situation de communication. Après avoir fait le choix des éléments linguistiques, le deuxième procédé nécessaire pour la production de la parole est d'organiser les signes choisis en fonction des règles de la langue.

Nous avons noté plus haut que les signes linguistiques avaient un caractère linéaire et qu'ils se combinaient de façon à former une chaîne. L'ordre que les signes doivent suivre pour former cette chaîne est déterminé par les lois régissant le fonctionnement de la Langue. Chacune de ces combinaisons est appelée syntagme. Le syntagme peut aussi bien être un mot composé ou dérivé, qu'un groupe de mots (par exemple les locutions imagées: «donner sa langue au chat», «avoir la tête en l'air») ou une phrase complète (par exemple: «il fait beau», «la terre est ronde»). Les rapports que les éléments de la chaîne entretiennent les uns avec les autres sont appelés «rapports syntagmatiques». Saussure affirme que «(...) le rapport syntagmatique est *in praesentia*» (Saussure, 1968: 171). C'est-à-dire, bien qu'ils soient virtuels et qu'ils se constituent dans l'esprit du locuteur, ils sont reflétés, avec des unités linguistiques présentes, sur une chaîne effective qui est celle de la parole et ils sont représentés sur un axe horizontal. Pour résumer et concrétiser nos explications, nous allons montrer les fonctions des deux axes sur un schéma comme suit:

Axe syntagmatique (combinatoire)						
Axe	CCT	S	V	COD		
parad	Aujourd'hui	elle	porte	une	robe	blanche
	Hier	elle	Portait	un	Pantalon	bleu
	Mardi	il	avait	un	pull	vert
	Demain	il	mettra	Des	bouts	noirs
	Adv T	pp	V	Art	N	Adj

Comme nous le remarquons sur le schéma, l'axe de sélection nous offre des groupes formés de signes appartenant aux mêmes catégories linguistiques 'adverbe de temps, pronom personnel, verbe transitif, article indéfini, nom commun et adjectif qualificatif) pouvant

assumer le même rôle sur la chaîne de la parole. Quant à l'axe syntagmatique, il assure l'organisation de ces éléments selon les règles de fonctionnement de la langue française (complément de temps + sujet + verbe + complément d'objet direct). D'après ce schéma, il est possible d'obtenir quatre énoncés différents: «Aujourd'hui, elle porte une robe blanche», «Hier, elle portait un pantalon bleu», «Mardi, il avait un pull vert», «Demain, il mettra des bouts noirs». Toutefois, nous pouvons augmenter ce nombre en ajoutant d'autres éléments à l'axe de sélection. Nous devons aussi préciser que, qu'ils soient d'ordre associatif ou d'ordre syntagmatique, les rapports ne sont dissociés que théoriquement. Lors d'une communication quotidienne, il est presque impossible de les séparer et les deux axes se constituent, la plupart du temps, simultanément dans l'esprit du sujet parlant.

C'est en partant des éléments et des règles de la langue que nous aboutissons à la parole. Pour ce faire, nous devons avoir, dans notre mémoire, un nombre suffisant d'éléments et de syntagmes que nous utiliserons selon la situation dans laquelle nous nous trouvons. Les rapports associatifs et syntagmatiques ont une grande importance dans l'apprentissage des langues étrangères et les manuels conçus pour l'enseignement de ces langues contiennent de nombreux exercices (par exemple, les exercices de substitution) qui sont basés sur ces rapports.

2. Récapitulation du contenu du chapitre 1

Pour résumer tout ce chapitre introductif, nous utilisons ce tableau récapitulatif si simple pour retenir les principes fondamentaux de la théorie de Saussure:

Concept	Définition brève
Signe	Signifiant + Signifié
Arbitraire	Pas de lien naturel entre forme et sens
Valeur	Sens par différence
Syntagme/ Paradigme	Combinaison/ Substitution
Langue/ Parole	Système/ Usage individuel
Synchronie	Étude de l'état de la langue

Tableau récapitulatif des concepts fondamentaux de la linguistique saussurienne

Ces concepts ont profondément influencé non seulement la linguistique, mais aussi l'anthropologie (Lévi-Strauss), la sémiologie, la critique littéraire et les sciences humaines du XX^e siècle.

Conclusion

En conclusion, ce chapitre met en lumière la richesse et la cohérence de la théorie saussurienne qui conçoit la langue comme un système de signes organisé, où chaque élément tire sa valeur de ses relations avec les autres. Les distinctions fondamentales (langage/langue/parole, signifiant/signifié/référent) ainsi que les caractéristiques du signe (arbitraire, linéaire, immuable et mutable) et les rapports syntagmatiques et paradigmatiques forment un cadre théorique puissant qui a révolutionné non seulement la linguistique, mais aussi de nombreuses sciences humaines au XXe siècle. Ces concepts soulignent que la langue n'est ni une simple nomenclature ni un reflet direct du monde, mais une institution sociale conventionnelle et structurée qui permet à l'individu d'exprimer sa pensée tout en respectant un ensemble de règles collectives. Leur maîtrise est particulièrement précieuse pour l'enseignement des langues étrangères, car elle permet de passer d'un apprentissage mécanique à une compréhension réelle des mécanismes de la communication. Ainsi, la linguistique structurale demeure une référence incontournable pour analyser et enseigner le langage dans sa dimension systémique et fonctionnelle.

Activités d'application

Trois exercices conçus spécifiquement pour tester le degré de maîtrise théorique sur les concepts de base de la linguistique saussurienne, après avoir suivi ce chapitre introductif de ce polycopié.

Exercice 1. (Le signe linguistique et son caractère arbitraire)

Saussure affirme que « le signe linguistique est arbitraire » et qu'il unit, non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique (signifiant et signifié). Expliquez cette conception dualiste du signe en précisant :

- En quoi consiste l'arbitraire (et pourquoi Saussure parle aussi d'« immotivation »).
- La linéarité du signifiant.
- La distinction entre « signification » et « valeur ». Illustrez votre réponse par **deux exemples** (un mot simple et une unité plus complexe, comme un morphème ou une construction).
- Discutez brièvement une objection classique à l'arbitraire (ex. : onomatopées, iconisme).

Réponse attendue.

- Le signe est une entité psychique à deux faces indissociables : le **signifiant** (image acoustique) et le **signifié** (concept). L'arbitraire signifie qu'il n'existe aucun lien naturel ou motivé entre eux ; le lien est conventionnel et immotivé.
- Le signifiant est **linéaire** : il se déploie dans le temps, un élément après l'autre (ex. : on ne peut prononcer *chat* qu'en articulant /ʃ/ puis /a/ puis /t/).
- La **signification** renvoie à la relation signe/ réalité extra-linguistique ; la **valeur** est la place différentielle du signe au sein du système (la langue). Un signe n'a de valeur que par opposition aux autres signes (ex. : *mouton* en français vaut à la fois « sheep » et « mutton » en anglais).

Exemples :

- *arbre* : signifiant /ɑʁbʁ/ arbitraire par rapport au concept « arbre » (pas de ressemblance).
- Le morphème {-s} de pluriel : sa valeur n'existe que par opposition à Ø (singulier) et à d'autres marqueurs (ex. : -x, -aux).
- Objection classique : les onomatopées (*glouglou*, *miaou*) semblent motivées, mais Saussure répond qu'elles sont rares, variables d'une langue à l'autre et intégrées au système (valeur différentielle).

Exercice 2. (Langue et parole)

Saussure compare la langue à un trésor déposé dans la mémoire collective et la parole à l'acte individuel d'actualisation.

- Définissez rigoureusement ces deux notions et montrez leur caractère hétérogène.
- Expliquez pourquoi cette distinction fonde la linguistique comme science (statut d'objet d'étude, méthode, exclusion de la diachronie dans l'étude de la langue).
- Appliquez la distinction à l'analyse suivante : un locuteur dit « J'ai la patate ce matin ! ». Identifiez ce qui relève de la **parole** et ce qui relève de la **langue**.

Réponse attendue.

- La **langue** est le système social, virtuel, abstrait, partagé par la communauté (ensemble de signes et de règles). La **parole** est l'exécution individuelle, concrète, psychophysique et contingente.

- Seule la langue est homogène et systématique ; elle constitue donc l'objet propre de la linguistique. La parole relève de la psychologie individuelle et de la physiologie. Cette distinction permet d'isoler un objet scientifique stable et d'exclure provisoirement l'histoire (diachronie) pour étudier la langue en synchronie.
- Analyse de « J'ai la patate ce matin ! » :
 - **Parole** : choix individuel de l'expression idiomatique, intonation, contexte situationnel (« ce matin »), éventuelle innovation stylistique.
 - **Langue** : le système qui rend possible l'énoncé (règles syntaxiques sujet-verbe-complément, lexique « patate » = « forme d'énergie » par métaphore lexicalisée, opposition *avoir la patate* / *avoir le cafard*).

Exercice 3. (Axe syntagmatique et paradigmatic et notion de valeur)

Saussure distingue deux types de rapports entre signes : les rapports *in praesentia* (syntagmatiques) et *in absentia* (paradigmatiques ou associatifs).

- Définissez ces deux axes.
- Montrez, à l'aide d'un exemple précis (une séquence de trois mots minimum), comment la combinaison des deux axes détermine la **valeur** d'un signe.
- Expliquez pourquoi, pour Saussure, « la langue est un système de valeurs » et non un simple répertoire de noms correspondant à des choses.
- **Réponse attendue.**
- **Axe syntagmatique** : rapports de coexistence dans la chaîne parlée (contiguïté, ordre linéaire). **Axe paradigmatic** : rapports de substitution virtuelle (un signe peut être remplacé par d'autres absents).
- Exemple : la séquence *le chien aboie*.

Syntagmatique : le + chien + aboie (ordre obligatoire, relations de dépendance).

Paradigmatique : le peut être remplacé par un, ce, mon ; chien par chat, loup, animal ; aboie par jappe, hurle, dort. La valeur de chien n'est pas son « sens » isolé mais : sa

différence avec chat (paradigmatique) ; sa position dans la chaîne (syntagmatique : sujet du verbe).

- La langue est un système de **valeurs** parce que chaque signe tire son identité uniquement de ses différences avec tous les autres signes du système (principe différentiel). Il n'y a pas de « sens

positif » préexistant ; tout est relationnel et oppositionnel. C'est ce qui distingue radicalement Saussure de la linguistique antérieure (nomenclature).

Chapitre 2 : Les systèmes de communication non linguistiques

Introduction

La sémiologie, science générale des signes dans la vie sociale selon Ferdinand de Saussure, dépasse largement le cadre de la linguistique. Si la langue reste le système de communication le plus complexe et le plus important, elle n'est pas le seul. Ce chapitre explore les différents systèmes de communication non linguistiques qui coexistent avec le langage verbal. S'appuyant notamment sur les travaux d'Eric Buyssens et d'André Martinet, il propose une classification claire des procédés de signalisation selon qu'ils sont systématiques ou a-systématiques, intrinsèques ou extrinsèques, directs ou substitutifs. Le texte présente ensuite plusieurs catégories concrètes : les systèmes substitutifs du langage parlé (écriture, enseignes, codes), les systèmes systématiques (chiffres, symboles mathématiques), la signalisation routière, la cartographie ainsi que l'image artistique et publicitaire. Ces systèmes, qui fonctionnent souvent avec une seule articulation (unités de sens), jouent un rôle majeur dans la vie quotidienne moderne et complètent utilement la communication linguistique.

1. Les autres systèmes de communication, autres que la langue

La **sémiologie** (ou **sémiotique**, selon les traditions) est la science des signes et des systèmes de signification. Il faut arrêter de la confondre avec la linguistique. Ferdinand de Saussure, son fondateur en Europe, la concevait comme une science générale qui étudie « la vie des signes au sein de la vie sociale ». Il plaçait la **langue** (langage verbal, oral ou écrit) comme le système le plus important, mais insistait sur le fait qu'elle doit être comparée à d'autres systèmes sémiologiques pour mieux comprendre son fonctionnement. Ci-dessous, nous allons esquisser le panorama des systèmes de communication non linguistiques. On s'abstiendra donc d'appeler langue n'importe quel système de signes distincts correspondant à des idées distinctes.

2. Qu'est-ce que alors que ces systèmes de communication non linguistiques ?

Eric Buyssens, tout en continuant de les nommer des «langages autres que les langues» en fournit un inventaire en moins de cent pages dans son *essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, un sous titre de son ouvrage «*Les Langages et le discours*», réédité en 1967, sous le titre « *La communication et l'articulation linguistique* ». Sa tentative le conduit à classer les procédés de communication non linguistique selon trois critères. Il y a des procédés de signalisation *systématiques*, lorsque les messages se décomposent en signes stables et constants: c'est le cas de la signalisation routière avec ses disques, ses rectangles, et ses triangles, constituant des familles bien définies de signaux. Mais, il existe aussi des procédés a-

systématiques, dans le cas contraire; une affiche publicitaire utilisant la forme et la couleur afin d'attirer l'attention sur une marque de lessive.

D'autre part, il est des procédés de signalisation dans lesquels il existe un rapport intrinsèque entre le sens du signal et sa forme: ainsi, la signalisation des magasins par des enseignes, chapeau, parapluie, tête de cheval, etc.; mais d'autres procédés dans lesquels entre sens et signe, il n'existe qu'un rapport extrinsèque, arbitraire, ou conventionnel; ainsi, la croix verte qui signale une pharmacie. Enfin, certains procédés de signalisation construisent un rapport direct entre le sens du message et les signes qui le transmettent, tandis que d'autres intercalent entre le sens et le premier système de signes un autre, ou plusieurs autres procédés de substitution du premier; la parole est un procédé de signalisation direct (il n'y a rien qui s'interpose entre les sons perçus et les significations qu'on leur accorde): mais le Morse est un procédé substitutif: on repasse du signe en Morse au signe en écriture phonétique, puis du signe en écriture phonétique au signe phonétique, pour atteindre le sens.

Ces trois séries de critères aboutiraient à découper toute sémiologie en huit grandes classes de procédés de signalisation: les systématiques intrinsèques directs, et les systématiques intrinsèques substitutifs; les systématiques extrinsèques directs, et les systématiques extrinsèques substitutifs; les a-systématiques intrinsèques directs; et les a-systématiques intrinsèques substitutifs; les a-systématiques extrinsèques directs; et les a-systématiques extrinsèques substitutifs. En fait, il serait difficile d'indiquer des exemples pour chacune de ces classes.

Dans le panorama que nous allons tracer des procédés de communication non linguistiques au XX^e siècle, on s'inspirera de ces vues récentes. A Buyssens, on prendra l'observation qu'il existe des procédés de signalisation a-systématiques. A Martinet, l'idée de bien distinguer les procédés de signalisation qui s'articulent seulement dans une succession d'unités dont chacune a une valeur sémantique particulière, à la différence du langage au sens linguistique du terme, caractérisé, lui, par sa double articulation «une première articulation qui s'ordonne en unités minima à deux faces (les morphèmes), une seconde en unités successives minima de façon uniquement distinctive (les phonèmes). A Martinet de même, on emprunte l'idée de distinguer nettement les procédés de signalisation qui se bornent à transcrire le langage articulé, ce qui fait qu'ils n'ont pas d'autonomie réelle et que ceux qui s'en serviraient seraient nécessairement amenés à faire coïncider au moins certains idéogramme avec les mots de leur langue (Ce sont ceux que Buyssens appelle des procédés substitutifs)

3. Les différentes catégories de procédés de communication non linguistiques

3.1. Le procédé de signalisation substitutif du langage parlé

Ce premier groupe de procédés de communication est à cheval entre linguistique et sémiologie: c'est celui *des procédés de signalisation substitutifs* du langage parlé, sans autonomie réelle à l'égard de la communication linguistique. Ils supposent tous (ainsi l'écriture - exemple classique - alphabets phonétiques, ou Braille, ou des sourds-muets, de la marine, des télégraphies, des cryptographies) que, pour obtenir la signification du message, on repasse par les sons du langage parlé. Cette opinion de Buyssens et de Martinet se trouve être aussi celle d'Istrine quand il dit «que l'écriture est un moyen de communication entre les hommes, complémentaire du langage articulé, reflétant d'une manière ou l'autre le langage articulé, et servant à la transmission de ce langage et) sa fixation dans le temps» (Istrine, 1958: 58). C'est le point de vue de Jespersen également dans l'article «*Langage*» de l'*Encyclopaedia Britannica*, lorsque, traitant du langage visuel, il écrit «Aussitôt qu'il se dégage de l'écriture pictographique-idéographique, il devient dépendant du langage parlé et se développe en représentation plus ou moins fidèle des sons du langage: les langages écrits avec lesquels nous sommes familiarisés sont par conséquent des langages secondaires liés aux langages parlés qui leur servent de fondations. La même chose est vraie du langage par gestes, alphabétique, artificiel, qu'on enseigne parfois aux sourds-muets».

Avec ces exemples, on est encore dans l'optique traditionnelle chez les linguistes. Il y a cependant d'autres exemples. Les enseignes ne jouent plus le même rôle d'idéogrammes qu'autrefois, certes, mais elles sont loin d'être mortes: le collier des bourreliers, les grands ciseaux des couteliers, le fer-à-cheval des forgerons, le plat à barbe ou la queue de crins des coiffeurs, la tête de cheval des boucheries chevalines, le cigare des débits de tabac, le chapeau des chapelleries, le parapluie des marchands de parapluies, la croix verte des pharmacies vivent encore bien. Ces nombreux formes anciennes de l'enseigne nous empêchent de dénombrer les modernes que nous ne nommons pas enseignes, bien qu'elles en soient: des lunes; des étoiles variées par le nombre de branches et la couleur etc., signalent tous les carburants, tous les lubrifiants, des cirages, des laines, des apéritifs, et toutes sortes de produits. Il existe donc une infinité d'enseignes toutes modernes, des vignettes, des panonceaux, que les intéressés lisent sur les façades d'une agglomération sans y penser (par exemple, les panonceaux de recommandation des multiples guides et clubs professionnels ou nationaux qui signalent les hôtels).

Quantité de notions et d'informations que nous utilisons et lisons quotidiennement sont véhiculées de la sorte. Tels sont les signes conventionnels utilisés par les horaires du chemins de fer: une cinquantaine d'idéogrammes à dessin reconnaissable. Beaucoup de ces signes sont déjà d'usage international.

Ce premier groupe de systèmes de communication qu'on hésite à nommer non linguistique, en ce sens qu'ils écrivent presque toujours, dans une écriture un peu particulière, un mot de la langue première de l'individu parlant; mais déjà débordent la linguistique, puisqu'ils sont des signes plurilingues, quelques fois universels, un signe donné -la silhouette d'un autocar - équivalant à la totalité des mots qui désignent un autocar dans la totalité des langues parlées du monde. D'un autre point de vue, la frontière entre linguistique et sémiologie passe entre ceux de ce système, les écritures proprement dites, qui reproduisent graphiquement la double articulation du langage parlé (phonèmes et morphèmes) et ceux qui, comme les codes chiffrés commerciaux, militaires et diplomatiques, ne la reproduisent déjà plus, bien qu'ils permettent de la retrouver. Quant aux signes comme ceux des enseignes, des aérogares, des horaires de chemins de fer et des guides, ce qui importe le plus, ce n'est pas qu'ils soient à dessins reconnaissables (sèmes intrinsèques de Buyssens) ou non (sèmes extrinsèques de Buyssens); c'est le fait qu'ils constituent un procédé de communication qui ne connaît que l'articulation première du langage, en unité de sens. Construisant leurs messages au moyen de monèmes isolés, par énumération simple, additionnés côte à côte, ils évoque un moyen de communication plus pauvre en structure que le plus pauvre des langages qu'on appelle ironiquement télégraphiques. Ces procédés qui ne construisent presque jamais de syntagmes seraient donc à cheval entre procédés de communication vraiment systématiques (au sens structuraliste du terme), et les a-systématiques.

3.2. Le procédé de communication systématique

Ce deuxième groupe devrait comprendre tous les procédés de communication *systématiques*. Et le premier de ces procédé, c'est l'emploi des chiffres qu'il vaut la peine de s'arrêter pour considérer que la place relative des chiffres et des nombres, dans la communication humaine, n'est pas une constante éternelle: nous utilisons beaucoup plus de renseignements chiffrés qu'il y a un siècle, infiniment plus qu'il y a dix ou vingt siècles» (Friedmann, 1947: 110). Nous lisons les temps, les dates, les heures, les adresses, les cotes, les indices, les paginations, les ordinations de toutes sortes, les températures, les pressions, les vitesses, les consommations d'eau, de gaz et d'électricité, les débits d'essence, les poids des balances, les prix des caisses enregistreuses, tous les jours et tout le jour. Nous lisons plus

d'informations personnelles quotidiennement sur des cadrans, des voyants, des jauges, des tickets, des fiches, des bordereaux, des compteurs, que nous ne recevons de lettres. Et de ce fait, ici, c'est le langage qui sert d'auxiliaire au procédé de communication non linguistique.

Si l'on ajoute aux chiffres les signes ou symboles mathématiques (qui multiplient la quantité de propositions qu'on peut énoncer au moyen de nombres), on aperçoit que le calcul est un moyen de communication non linguistique extrêmement répandu, dont il est tentant de mesurer la place relative dans les publications scientifiques et techniques. A titre indicatif, nous citons «le livre de P. Février-Déstouches intitulé *La structure des théories physiques* (Paris, P.U.F., 1951) contient une *Table des symboles* utilisés dans l'ouvrage: elle occupe vingt pages (p. 397-417) et mentionne 407 symboles, répartis en onze catégories typographiques, exprimant 67 familles de notions logiques, physiques et mathématiques» (Mounin, 1970: 25). Cet exemple illustre ordres de grandeur non rares, et ne vise qu'à mettre en évidence la part inattendue des idéogrammes indépendants des langues naturelles.

Ce deuxième groupe de procédés de communication non linguistique autorise une première observation très importante: beaucoup plus que ne le laissent apparaître les ouvrages, ces procédés tiennent une grande place dans notre vie quotidienne, ils ont cessé d'être marginaux. Ils sont bien des procédés systématiques qui découpent le message en signe stables et constants. Mais, il faut les entendre aussi comme des *systèmes* au sens structuralistes du terme, ce qui n'était pas tout à fait le cas pour les procédés du premier groupe. Ils sont combinables autrement que par juxtaposition pure d'idées séparées: les chiffres et les nombres, les signes et les symboles des unités et des grandeurs y constituent l'équivalent des «mots pleins» du langage ordinaire.

Ce sont bien des systèmes non linguistiques également, dans la mesure où ils ne recourent qu'à la première articulation du langage ordinaire: ils se traduisent en nos langues monème par monème. Chacun de leurs signes est toujours une unité de sens et rien qu'une unité de sens. Les idéogrammes sont donc des signes représentatifs d'idées qui peuvent être lus directement sans passer par leur équivalent sous forme de mots phoniques dans aucun langage parlé.

3.3. La signalisation routière comme procédé de communication non linguistique

La signalisation routière aurait dû trouver place dans le second groupe de procédé de communication non linguistique, mais elle a pris une telle importance, sociologiquement parlant, qu'on a préféré qu'elle soit examinée à part. Il s'agit d'un système de communication fait de signaux conventionnels, à dessins reconnaissables, largement internationaux, d'usage quotidien pour une grande masse des hommes à partir du XX^e siècle. «*Un automobiliste enregistre, en*

moyenne, à sa droite dans le sens de la marche 200 à 250 signaux sur 100 kilomètres de route départementale, 300 à 400 signaux sur 100 kilomètres de route nationale à grand trafic; et jusqu'à 500 signaux par 100 kilomètres en y comprenant les traversées de ville (...)» (Mounin, 1970: 30). 87 panneaux de signalisation routière à dessins reconnaissables ou conventionnels appartenant à cinq catégories sémantiques (danger, stop, interdiction, obligation, stationnement) plus 25 OU 30 signaux par feux (rouge, vert, orange, clignotants de direction freinage, marche arrière, position nocturne, etc.) plus une vingtaine de signaux distincts constitués par les voies matérialisées (passages cloutés, bandes jaunes continues ou non, etc.), sans compter d'autres signaux aussi importants que ceux cités ci-avant. Un conducteur sur route est en communication constante avec un réseau d'inter-informations constitué par sa route et ceux qui s'y déplacent dans les deux sens.

La signalisation routière est donc un système non linguistique riche et complexe, véritablement systématique par le classement des différents signaux en catégories. C'est un système de communication non linguistique dont les signaux n'utilisent que la première articulation du langage, et qui sont des unités de sens. Ce système permettra d'étudier des cas où la liaison entre sens et signal est directe, et non substitutive. Il s'agit en effet de signaux destinés à créer des réflexes moteurs qui n'ont pas intérêt à se trouver retardés par un passage en traduction même mentale dans la langue parlée.

Le système non linguistique constitué par la signalisation routière doit donc connaître variable avec les individus, une étape d'acquisition indirecte au moyen du langage parlé (système substitutif), avant d'être un système direct de communication non linguistique reliant les stimuli aux réactions sans passer par le langage parlé.

3.4. Un autre système de communication non linguistique: la cartographie

L'homme a constamment travaillé pour développer les moyens de communication fondés sur d'autres systèmes afin de se faciliter la vie. Il suffit d'un moment de réflexion pour apercevoir que toute cartographie est un système de communication non linguistique: les cartes géographiques, les cartes météorologiques sont lues grâce au code universel de conventions graphiques qui permet de traduire en notions les indications qu'elles portent. Les cartes routières, par exemple, offrent un système d'idéogrammes que tout le monde aujourd'hui lit couramment. Le tracé cartographique contient à la fois des catégories topographiques (rivières, reliefs, forêts, agglomérations, rivages, etc.) et les indications relationnelles qu'on pourrait appeler des équivalents de syntagmes (situations réciproques, distances, orientations, directions, etc.).

Sur ce tracé, les signes, idéogrammes à dessins reconnaissables ou conventionnels, ajoutent d'autres catégories de monèmes. Une grande partie de ces symboles est franchement internationale. Il faut donc prendre conscience que la consultation d'une carte routière est la lecture d'un véritable texte.

Des cartes, on passe aux plans de tous ordres: ce sont également de longs textes idéographiques, qui véhiculent des milliers d'informations très structurées, lues et déchiffrées comme des pages de langage ordinaire. Ces systèmes de communication non linguistiques ont pris une extension considérable avec l'âge industriel, et il s'affirme vrai que toutes les provinces de la technique ont à leur disposition un système idéographique complet, et souvent universel, lu partout quelque soit le pays et la langue d'origine.

Avant de quitter ce domaine, il est nécessaire de signaler que l'école développe de plus en plus l'apprentissage et l'utilisation de ces systèmes de communication non linguistique: il suffit de comparer la place faite aux schémas d'expériences dans les manuels de physique et de chimie, la place faite aux diagrammes économiques et démographiques dans les livres d'histoire ou de géographie, il y a un siècle et de nos jours. Cette description détaillée n'est que la mise en évidence de la place des moyens de communication non linguistiques dans la pensée de l'homme moderne.

Dans chaque fragment de tracé sur ces systèmes de communication non linguistiques constitués par les cartes, plans, diagrammes et schémas de toute sorte, ne fonctionnent qu'avec la première articulation du langage parlé. Ce sont des unités de signification

3.5. L'image artistique comme moyen de communication non linguistique

Pour être complet, le panorama de procédés communicatifs non linguistiques doit encore étudier les utilisations modernes de l'image artistique comme moyen de communication non articulé. Il faut admettre que les illustrations dans les livres scolaires ou techniques complètent le texte, il est vrai. L'image y tient une place fonctionnelle plus importante souvent que les définitions courantes du mot «illustration» ne le laissent entendre. Pour le lecteur, les véritables informations se trouvent dans le dessin, car ce dernier constitue également un instrument conçu par excellence pour fonctionner presque sans l'aide de la langue dans laquelle il est rédigé. La preuve est qu'un analphabète peut souvent accéder au sens que véhiculent les images: en s'adressant à la sensibilité, elle est douée d'une force de persuasion qui est consciemment exploitée par ceux qui s'en servent, elle est devenue aujourd'hui une industrie tentaculaire qui s'est infiltrer partout en devenant le langage le plus courant de notre civilisation.

C'est pour cela que l'utilisation de l'image comme procédé de communication non linguistique mérite d'être étudiée dans le domaine immense de la publicité proprement dite. *«Tout se passe comme si la publicité d'abord avait essayé d'utiliser l'intérêt artistique des images pour attirer l'attention, et conçu l'affiche comme une œuvre d'art faite par un artiste, au service d'une marchandise»* (Mounin, 1970: 37). Le progrès de la psychologie de la publicité aboutit de plus en plus à une conception idéographique ou pictographique. Elle devient une information: il suffit de voir le nombre des affiches accolées aux murs d'une agglomération, centrées sur la reproduction très fidèle de la marchandise. Dans toutes les affiches centrées sur les détergents, les savons, les appareils électroménagers, les produits alimentaires, etc., le texte est presque éliminé, il est remplacé par de véritables pictogrammes.

Les prospectus et dépliants variés démontrent encore mieux cette utilisation de l'image, par la publicité, comme procédé de communication non linguistique où il s'agit de la photo consciemment conçue et fournissant autant d'informations: même si elle est des fois complexe, on ne peut nier qu'elle est très parlante. Ce quatrième groupe de procédé communicatif non linguistique, au contraire des précédents, illustreraient bien ce que Buyssens appelle un procédé de communication *a-systématique*: les messages n'en sont pas décomposables en signes stables, constants dans les messages du même ordre: ce sont bien des pictogrammes.

4. Récapitulation des systèmes de communication non linguistiques

Le panorama des différents procédés communicatifs non linguistiques n'a pas fait, dans ce travail, l'objet d'une opposition entre la linguistique et la sémiologie, ce recours est effectué dans le but de montrer qu'un grand développement a été accordé à ces moyens palliatifs du langage dans le monde moderne même si ces moyens restent qualifiés de moyens rudimentaires et insuffisant voire des moyens auxiliaires au langage parlé qui reste essentiel.

Et pour récapituler tout cela, nous nous référons au tableau ci dessous:

1. Systèmes de signes conventionnels et codés étudiés en sémiologie de la communication.

Langue des signes (pour les sourds-muets) : un système visuel-gestuel complet, avec sa grammaire et son vocabulaire.

Code de la route (feux tricolores, panneaux de signalisation) : signes arbitraires et conventionnels.

Signaux maritimes, ferroviaires, aériens ou militaires (drapeaux, sonneries, feux, etc.).

Code Morse, alphabet des sourds-muets (dans sa forme écrite), ou tam-tam (communications par tambours dans certaines cultures).

Pictogrammes, logotypes, insignes et symboles (ex. : symboles chimiques, notation musicale, codes informatiques).

Écriture (dans une certaine mesure, bien qu'elle soit liée à la langue) et systèmes comme le braille.

2. Systèmes symboliques et rituels

Rites symboliques et coutumes sociales (cérémonies, rituels religieux ou profanes).

Formes de politesse et protocoles (salutations, gestes de respect).

Pantomime et gestes conventionnels.

Mode et système vestimentaire (vêtements de deuil, uniformes, tenues qui signalent un statut ou une identité).

3. Systèmes visuels et iconiques

Images, photographies, dessins, affiches et films (sémiologie visuelle ou de la photographie).

Objets matériels comme éléments de signification : mobilier, automobiles, packaging, architecture.

Cartes géographiques, diagrammes et représentations graphiques.

4. Systèmes gestuels, corporels et multimodaux (kinésiques)

Gestes, expressions faciales, postures et langage corporel (communication non verbale).

Mouvements et mimiques (pantomime, danse dans certains contextes).

Système spatial : organisation de l'espace, proximité, disposition des objets (ex. : agencement d'une pièce ou d'un musée).

5. Autres systèmes sensoriels ou complexes

Système audio non verbal : musique (notation et composition), sons environnementaux ou effets sonores conventionnels.

Alimentation (système culinaire : choix des plats, manières de table comme signes culturels, analysé par Roland Barthes).

Mythes, récits et systèmes secondaires de signification (Barthes dans *Mythologies*).

Signes olfactifs ou tactiles dans certains contextes (moins codifiés, mais présents dans les rituels ou la publicité).

À retenir : différences importantes avec la langue

La langue est généralement **linéaire** (les sons ou mots se succèdent dans le temps), **arbitraire** (le lien entre signifiant et signifié est conventionnel) et **doublement articulé** (phonèmes + morphèmes). Beaucoup d'autres systèmes permettent la **simultanéité** (plusieurs signes visibles en même temps, comme dans une image ou une tenue vestimentaire) et peuvent être plus ou moins **motivés** (iconiques, c'est-à-dire ressemblant à ce qu'ils représentent).

Certains systèmes sont très codifiés et précis (code de la route), d'autres plus flous ou contextuels (mode, gestes). La **sémiologie de la signification** (Roland Barthes, etc.) analyse souvent comment ces systèmes produisent du sens dans la société, tandis que la **sémiologie de la communication** se concentre sur les codes intentionnels de transmission.

En résumé, **tout ce qui produit du sens de manière conventionnelle ou interprétable** dans la société peut former un système sémiologique : des feux de signalisation à la façon de s'habiller, en passant par la musique ou l'organisation de l'espace. La langue reste le plus puissant et le plus complexe, mais elle n'est pas isolée.

Conclusion

En conclusion, ce chapitre met en évidence la richesse et la diversité des systèmes de communication non linguistiques qui entourent et complètent le langage parlé. Qu'il s'agisse de systèmes substitutifs comme l'écriture et les enseignes, de systèmes hautement structurés comme les chiffres et la signalisation routière, ou de systèmes plus libres comme l'image publicitaire et artistique, tous démontrent que l'être humain communique bien au-delà des mots. Ces procédés, souvent fondés sur une seule articulation et largement internationaux, occupent une place de plus en plus importante dans la société contemporaine, notamment dans les domaines techniques, scientifiques, cartographiques et publicitaires. Loin d'être marginaux, ils constituent de véritables langages parallèles qui facilitent, enrichissent et accélèrent la transmission des informations. Leur étude dans le cadre de la sémiologie permet ainsi de mieux comprendre la place centrale de la langue tout en reconnaissant l'existence d'autres modes efficaces de signification et de communication dans notre environnement quotidien.

Activités d'application

Au terme de ce chapitre 2 dédié aux différents procédés communicatifs non linguistique, il est nécessaire de retenir les informations nécessaires si on veut élargir notre culture linguistique et sémiologique. Pour ce faire, entraînement sur des exercices d'application conçus d'une manière progressive en difficulté et exigeant une lecture de ce document et une analyse critique ainsi qu'une réflexion théorique, semble la solution par excellence. En voici ceux retenus dont chacun est accompagné de son corrigé-type. Ce dernier n'est pas donné dans les détails, c'est juste une orientation vers la bonne voie. Ceci est pour fournir plus de lecture sur le contenu de ce chapitre et plus d'effort pour compléter la réponse qui vous est proposée/que vous fournissiez plus de lecture.

Exercice 1. Cet exercice va porter sur la classification et critique de la typologie de Buysens. Il est à relire ce point avant de passer à la réponse.

Consigne. En vous appuyant sur le texte, il vous est demandé:

- a. Rappelez les trois critères de classification des procédés de communication non linguistiques proposés par Eric Buysens.
- b. Construisez ensuite un tableau à double entrée qui croise ces trois critères pour obtenir les huit classes théoriques mentionnées.
- c. Enfin, discutez les limites de cette typologie en vous référant aux exemples concrets donnés dans le texte (signalisation routière, enseignes, chiffres, cartographie, image

publicitaire). Et dites pourquoi l’auteur lui-même reconnaît-il qu’« il serait difficile d’indiquer des exemples pour chacune de ces classes » ?

Corrigé-type à titre indicatif restreint :

a. Les trois critères de Buyssens sont :

1. Systématique vs a-systématique

1. Systématique : messages décomposables en signes stables et constants (ex. : signalisation routière).
2. A-systématique : messages non décomposables en unités stables (ex. : affiche publicitaire utilisant forme et couleur).

2. Intrinsèque vs Extrinsèque (rapport entre sens et forme)

1. Intrinsèque (motivé/iconique) : rapport naturel ou ressemblant (ex. : enseigne en forme de chapeau pour un chapelier, tête de cheval pour une boucherie chevaline).
2. Extrinsèque (arbitraire/conventionnel) : rapport purement conventionnel (ex. : croix verte pour une pharmacie).

3. Direct vs Substitutif

1. Direct : le signe renvoie immédiatement au sens sans intermédiaire (ex. : parole, signalisation routière qui vise un réflexe direct).
2. Substitutif : le signe renvoie d’abord à un autre système (généralement la langue parlée) avant d’atteindre le sens (ex. : Morse, écriture alphabétique, Braille).

b. Tableau théorique des 8 classes :

	Systématique	A-systématique
Intrinsèque	● Syst. intrinsèque direct ● Syst. intrinsèque substitutif	● A-syst. intrinsèque direct ● A-syst. intrinsèque substitutif
Extrinsèque	● Syst. extrinsèque direct ● Syst. extrinsèque substitutif	● A-syst. extrinsèque direct ● A-syst. extrinsèque substitutif

Discussion des limites :

- L’auteur note lui-même la difficulté à trouver des exemples pour toutes les cases, ce qui révèle une certaine rigidité de la grille.

- La signalisation routière est majoritairement **systématique + extrinsèque + directe** (après apprentissage), mais elle comporte une phase initiale substitutive (apprentissage via le code verbal). Cela montre que la frontière direct/substitutif est souvent **diachronique** et non statique.
- Les enseignes anciennes sont souvent **intrinsèques + a-systématiques** (chaque enseigne est unique), tandis que les pictogrammes modernes (silhouette d'autocar) tendent vers le systématique.
- L'image publicitaire est clairement **a-systématique + intrinsèque + directe**, ce qui la place dans une case peu représentée dans les systèmes codés.

Cet exercice met l'accent sur un point important, celui de la typologie qui reste trop centrée sur une logique binaire et qui ne rend pas bien compte des phénomènes de **gradualité** (degré de systématisme, degré de motivation) ni des systèmes **multimodaux** ou **hybrides** (ex. : carte routière combinant tracé iconique + idéogrammes conventionnels).

Exercice 2. Cet deuxième exercice porte sur l'analyse comparative des systèmes non linguistiques selon leur degré d'autonomie et d'articulation.

Consigne. Le texte distingue plusieurs catégories de procédés de communication non linguistiques (procédés substitutifs, procédés systématiques, signalisation routière, cartographie, image artistique/publicitaire).

- ❖ Classez ces systèmes sur un continuum allant de « **le plus dépendant du langage parlé** » à « **le plus autonome par rapport au langage parlé** ».
- ❖ Justifiez votre classement en mobilisant les notions d'**articulation** (simple vs double), de **substitution**, de **systématicité** et de **motivation** (intrinsèque/extrinsèque).
- ❖ Concluez sur la place réelle des systèmes non linguistiques dans la communication contemporaine selon l'auteur.

Corrigé-type qui pourrait vous inspirer pour apporter plus de détails :

- ❖ **Continuum proposé (du plus dépendant au plus autonome) avec justification :**

1. **Procédés substitutifs du langage parlé** (écriture alphabétique, Braille, Morse, alphabet des sourds-muets, codes chiffrés) → Très dépendants : ils nécessitent un passage par la langue parlée (double articulation). Ils n'ont pas d'autonomie réelle.
2. **Enseignes et pictogrammes isolés** (tête de cheval, croix verte, silhouette d'autocar, signes des horaires de chemin de fer) → Articulation simple (seulement monèmes/unité

de sens). Ils sont plurilingues/universels mais restent souvent en énumération juxtaposée (proche du style « télégraphique »).

3. **Chiffres, nombres et symboles mathématiques** → Système systématique à articulation simple. Très puissant, indépendant des langues naturelles, mais se traduit encore monème par monème. Le langage parlé devient auxiliaire.
4. **Signalisation routière** → Systématique, articulation simple, majoritairement extrinsèque. Vise une communication **directe** (réflexe moteur). Phase substitutive initiale, puis autonomie.
5. **Cartographie, plans, diagrammes, schémas** → Haut degré d'autonomie. Combinaison de tracés iconiques (motivés) + idéogrammes conventionnels. Présence d'équivalents de « syntagmes » (relations spatiales). Lecture directe comme un « texte idéographique ».
6. **Image artistique et publicitaire (pictogrammes, photos, affiches)** → Le plus autonome. Procédé **a-systématique**, intrinsèque, direct. Fonctionne souvent sans texte, s'adresse à la sensibilité. Un analphabète peut y accéder. Très puissant dans la société contemporaine (publicité comme « industrie tentaculaire »).

Selon l'auteur, les systèmes non linguistiques ne sont plus marginaux au XXe siècle. Ils occupent une place considérable dans la vie quotidienne (chiffres, signalisation, cartes, publicité). Même s'ils restent généralement plus « rudimentaires » que la langue (pas de double articulation, pas ou peu de syntaxe complexe), ils se sont développés massivement comme **moyens complémentaires ou palliatifs** puissants, parfois plus efficaces que la langue dans certains contextes (réflexes rapides, communication internationale, persuasion visuelle).

Exercice 3. Le texte, manifestement écrit dans la seconde moitié du XXe siècle (références à Mounin 1970, Friedmann 1947, etc.), dresse un panorama des systèmes de communication non linguistiques.

Rédigez un texte argumenté d'environ 400-500 mots répondant aux questions suivantes :

- a. Dans quelle mesure le développement des **technologies numériques** (interfaces graphiques, emojis, infographies interactives, réalité augmentée, interfaces utilisateur – UI/UX) confirme-t-il ou infirme-t-il la thèse centrale de l'auteur selon laquelle les systèmes non linguistiques ont pris une place considérable et de plus en plus autonome dans la communication moderne ?

b. Le texte oppose souvent « langue » (doublement articulée) et « systèmes non linguistiques » (généralement à articulation simple). Cette opposition reste-t-elle pertinente aujourd'hui avec les **systèmes hybrides** (ex. : memes, stories Instagram, interfaces multimodales) ? Argumentez en mobilisant des exemples précis.

Corrigé-type (plan + éléments clés) :

Introduction : Le texte de Mounin (et al.) souligne la montée en puissance des systèmes sémiologiques non linguistiques au XXe siècle. Cette tendance s'est-elle accélérée avec le numérique ?

a) Confirmation massive de la thèse :

- **Confirmation forte :** les interfaces graphiques (icônes de bureau, emojis, pictogrammes dans les applications) sont des systèmes **systématiques** + **souvent intrinsèques** + **directs**. Elles visent une communication immédiate sans passage par la langue (ex. : icône « corbeille » = supprimer).
- Les **infographies, dashboards, cartes interactives** (Google Maps, etc.) prolongent et amplifient le rôle de la cartographie et des diagrammes.
- La publicité et les réseaux sociaux ont généralisé l'image comme langage dominant (stories, Reels, TikTok) : procédé **a-systématique** + **intrinsèque** extrêmement persuasif, comme l'annonçait déjà le texte.
- Les emojis constituent un système hybride : à la fois pictogrammes (intrinsèques) et codés (systématiques), utilisés internationalement.

Le numérique a rendu ces systèmes **ubiquitaires** et **interactifs**, confirmant largement la « place inattendue » des idéogrammes indépendants des langues naturelles.

b) Limites de l'opposition traditionnelle :

- L'opposition « double articulation vs articulation simple » reste pertinente pour les systèmes purement iconiques, mais elle est largement **brouillée** par les systèmes hybrides.
- Exemples : un meme combine texte (double articulation), image (a-systématique), et parfois son. Le sens émerge de l'interaction des modes (multimodalité).
- Les interfaces UI/UX créent des **systèmes sémiotiques complexes** où l'utilisateur agit sur les signes (clics, gestes tactiles) : dimension **pragmatique** et **énonciative** nouvelle.

- Les systèmes gestuels (swipes, pinch-to-zoom) et spatiaux (organisation des écrans) s'intègrent dans des langages hybrides très performants.

Ce que nous devons comprendre, c'est que : Le numérique n'infirmes pas la thèse de l'auteur : il la radicalise. Les systèmes non linguistiques ne sont plus seulement complémentaires ou palliatifs ; ils deviennent souvent **primaires** dans la communication quotidienne (écrans, applications). Cependant, la distinction langue / non-langue doit être repensée en termes de **sémiologie multimodale** et de **systèmes hybrides**, où la double articulation coexiste et interagit avec d'autres modes de signification. La langue reste puissante, mais elle est de plus en plus enchâssée dans des environnements sémiotiques visuels, spatiaux et interactifs.

Chapitre 3 : La sémiologie. Quelles relations entretient-elle avec la linguistique et la sémiotique et quelles sont ses perspectives ?

Introduction

La sémiologie, terme proposé par Ferdinand de Saussure au début du XXe siècle, désigne la science qui étudie « la vie des signes au sein de la vie sociale ». Saussure considère la linguistique comme une branche de cette discipline générale des signes et suggère d'étudier, outre la langue, des systèmes comme l'écriture, les signaux militaires, la mode ou les rites symboliques. Ce projet a donné naissance à deux orientations majeures : une sémiologie de la signification, incarnée par Roland Barthes, qui intègre la sémiologie à la linguistique et étend l'analyse aux faits culturels profonds (publicité, mode, catch...), et une sémiologie de la communication, développée par Eric Buyssens, Georges Mounin et d'autres, qui privilégie les systèmes intentionnels et codifiés (code de la route, signaux maritimes, etc.). Le chapitre distingue également sémiologie et sémiotique, tout en évoquant la perspective plus large d'Umberto Eco sur la sémiologie de la culture.

1. Le projet sémiologique de Saussure

Le terme *sémiologie* vient du grec *semeion*, qui signifie « signe ». La sémiologie désigne donc la discipline qui étudie les signes. Dans la mesure où la sémiologie s'intéresse à tout le domaine des signes, il paraît légitime d'affirmer que la linguistique (qui a pour objet les signes verbaux) fait partie de la sémiologie. Telle est, en tout cas, la position du linguiste genevois Ferdinand de Saussure, le fondateur européen de la sémiologie. Selon celui-ci, en effet, la meilleure façon de découvrir la nature de la langue est d'examiner ce qu'elle offre de commun avec tous les autres systèmes du même ordre, c'est-à-dire les autres systèmes de signes, pour s'arrêter ensuite à ce qui distingue la langue des autres systèmes. C'est afin de regrouper dans une même discipline tout ce qui est constitué de signes que Saussure en arrive à proposer, au début du XXème siècle, la création d'une science qu'il suggère alors appeler « Sémiologie ». Selon lui, elle ferait partie de la psychologie sociale et viserait à découvrir la nature des signes et les lois de leur fonctionnement : elle devrait avoir pour objet l'étude de « *la vie des signes au sein de la vie sociale* ». C'est en ce sens que pour Saussure « *le problème linguistique est avant tout sémiologique* ». En d'autres termes, qu'est-ce qui distingue la langue de tous les autres faits sémiologiques ?

C'est ainsi qu'en voulant situer la linguistique par rapport aux sciences voisines, Saussure a été amené à esquisser l'idée d'une discipline sémiologique. Outre la langue, suggère-t-il, la sémiologie devrait étudier des systèmes de signes comme l'écriture, l'alphabet des sourds-muets, les rites symboliques, les formes de politesse, les signaux militaires, les coutumes, la pantomime, la mode, les signaux visuels maritimes, etc. Saussure n'a cependant pas développé ses conceptions

sémiologiques : il n'a fait qu'insister sur la nécessité de dégager les traits spécifiques des systèmes sémiologiques.

L'une des difficultés inhérentes à la conception saussurienne est cependant le fait que, d'un côté, la linguistique doit être en quelque sorte subordonnée à la sémiologie (puisqu'elle fait partie de la sémiologie) alors que d'un autre côté, c'est la linguistique qui doit servir de modèle à la sémiologie, c'est-à-dire que cette dernière doit recourir aux méthodes éprouvées de la linguistique. Il y a là une sorte d'ambiguïté fondamentale qui tient au fait reconnu par Saussure, que la langue est le plus important des systèmes sémiologiques. C'est vraisemblablement cette position ambiguë qui explique que les vues de Saussure ont pu être à la source de courants de pensée sémiologiques tout à fait différents. En effet, à partir d'un même précurseur, Saussure, la sémiologie européenne a été amenée peu à peu à se scinder en deux branches radicalement opposées : suivant l'orientation donnée par Roland Barthes et ses disciples, s'est développée une « *sémiologie de la signification* », alors que dans la lignée de Eric Buyssens (avec Luis J. Prieto, Georges Mounin et Jeanne Martinet), s'est développée une *sémiologie de la communication*.

Mais avant de voir brièvement de quoi il s'agit dans chacun de ces deux cas, mentionnons qu'à peu près à la même époque où Saussure songeait en Europe à créer une sémiologie, un logicien tentait d'élaborer aux Etats-Unis une théorie générale des signes : Charles S. Peirce. Toutefois, l'interprétation de cette théorie complexe crée de nombreuses difficultés ; de plus, il ne semble pas que la théorie de Peirce puisse être décisive dans la perspective sémiologique adoptée ici (pour une présentation succincte des vues sémiotiques de Peirce, voir *Silence, on parle* de Jurgin Pesot, 1979, p. 71-93). C'est ce qui fait qu'il ne sera question, dans les pages qui suivent, ni de Peirce, ni de son disciple Charles Morris qui a également tenté de fonder une science générale des signes, d'orientation behavioriste, qu'il a nommée *Semiotics* (dans *signs, Language and behavior*, 1946). C'est alors que le terme *semiotics* a pénétré en France pour devenir *sémiotique* et coexister avec le terme *sémiologie*. Puis, s'est établi peu à peu une différence : sémiotique a servi à désigner un ensemble du domaine sémiologique (la sémiotique du code de la route, par exemple) alors que sémiologie a continué à désigner la discipline qui étudie les signes en général. Toutefois, en 1969, à Paris, un comité international, qui a donné naissance à l'Association internationale de sémiotique, a accepté le terme de *sémiotique* comme recouvrant toutes les acceptions possibles des deux termes, sans toutefois exclure l'emploi de *sémiologie*.

2. Sémiologie et sémiotique

2.1. Définition de la sémiologie

La sémiologie, terme proposé par Saussure, est définie comme "la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale". Elle se concentre sur les systèmes de signes, en particulier linguistiques, et considère la linguistique comme une branche de la sémiologie. Les signes sont analysés comme des entités psychiques, inséparables de leur contexte social. La sémiologie est une science humaine, axée sur les lois gouvernant les signes dans les interactions sociales.

Exemple : Dans la publicité, la sémiologie examine comment un logo (signe) évoque des valeurs culturelles (sens social).

2.2. Définition de la sémiotique

La sémiotique (ou études sémiotiques) est la discipline qui étudie les processus des signes (sémiose ou sémiosis), c'est-à-dire la production, la communication et l'interprétation des signes. Elle est plus large que la sémiologie, englobant non seulement les signes humains mais aussi les phénomènes non linguistiques (ex. : signes animaux, visuels). Selon Peirce, la sémiotique est une science logique, étudiant comment les signes représentent la réalité.

Exemple : L'analyse d'un emoji comme signe iconique dans les réseaux sociaux.

Tableau comparatif des définitions :

Aspect	Sémiologie (Saussure)	Sémiotique (Peirce)
Focus	Signes linguistiques et sociaux	Signes en général, incluant non humain
Modèle du signe	Dyadique (signifiant/Signifié)	Triadique (représentamen/ objet/ interprétant)
Perspective	Linguistique et sociale	Logique et pragmatique
Application	Analyse du discours, communication verbale	Interprétation large (visuel, culturel)

Ferdinand de Saussure, ce linguiste suisse, propose un modèle du signe basé sur deux composantes : Signifiant : La forme du signe, c'est-à-dire ce que l'on perçoit (son, image, mot écrit, etc.) et signifié : Le concept ou l'idée que le signifiant représente dans notre esprit. Le

lien entre signifiant et signifié est arbitraire (pas de connexion naturelle, mais une convention sociale).

Exemple simple : Prenons le mot «arbre».

Signifiant : Le mot "arbre" (les sons /aʁbʁ/ ou les lettres A-R-B-R-E).

Signifié : Le concept mental d'un arbre (une plante avec un tronc, des branches, des feuilles, etc.).

Explication : Quand on dit ou voit "arbre", on associe ce mot au concept d'arbre dans notre esprit. Cette association est arbitraire : rien dans le mot "arbre" ne ressemble naturellement à un arbre, c'est juste une convention de la langue française (en anglais, on dit "tree").

Exemple de modèle triadique de Peirce : Représentamen/Objet/Interprétant

Charles Sanders Peirce, ce philosophe américain, propose un modèle plus complexe avec trois composantes. «Représentamen» : La forme du signe, ce qui "représente" quelque chose (similaire au signifiant de Saussure). «Objet» : Ce à quoi le signe renvoie dans la réalité (une chose, une idée, un événement). «Interprétant» : L'effet ou l'interprétation que le signe produit dans l'esprit de celui qui le reçoit. Le signe fonctionne grâce à l'interaction dynamique entre ces trois éléments, et l'interprétation dépend du contexte et de l'expérience de l'observateur.

Prenons encore un autre exemple simple sur e signe selon Peirce : un feu rouge à un carrefour.

Représentamen : Le feu rouge lui-même (la lumière rouge allumée).

Objet : L'idée de "stop" ou l'ordre d'arrêter le véhicule.

Interprétant : L'interprétation dans l'esprit du conducteur, qui comprend qu'il doit arrêter sa voiture pour éviter un accident ou respecter la loi.

Explication : Le feu rouge (représentamen) renvoie à l'idée d'arrêt (objet), et cette idée produit une action ou une compréhension chez le conducteur (**interprétant**). Contrairement au modèle de Saussure, Peirce inclut l'interprétation, qui peut varier selon le contexte (par exemple, un piéton peut interpréter le feu rouge différemment).

Comparaison rapide

- Saussure (dyadique) : Se concentre sur la relation entre le mot (ou forme) et le concept, sans prendre en compte l'interprétation ou le contexte extérieur. Exemple : «arbre» =

mot + concept.

- Peirce (triadique) : Inclut l'interprétation et le contexte, rendant le modèle plus dynamique. Exemple : le feu rouge dépend de ce que le conducteur en fait (arrêt, réflexion, etc.).

Illustration avec un même exemple : Pour le mot «chat» :

- Saussure : Signifiant = le mot "chat" (son ou écriture) ; Signifié = l'idée d'un félin domestique.
- Peirce : Représentamen = le mot "chat" ; Objet = l'animal réel (un chat) ; Interprétant = l'image mentale ou l'émotion qu'il évoque (ex. : "c'est mignon" ou "je pense à mon chat").

Ce que nous retenons de tout cela, c'est que Saussure se focalise sur la structure linguistique (mot + concept), tandis que Peirce élargit le cadre en incluant l'interprétation et le contexte, rendant son modèle plus flexible pour analyser des signes non linguistiques (comme des symboles ou des images).

2.3. Distinctions entre sémiologie et sémiotique

Bien que souvent utilisés comme synonymes, les termes reflètent deux traditions :

Sémiologie : Tradition européenne, saussurienne, centrée sur le langage comme système de signes arbitraires. Elle est "mentale" et sociale, avec un accent sur la structure (synchronie vs. diachronie, langue vs. parole).

Sémiotique : Tradition américaine, peircienne, plus philosophique et inclusive. Elle intègre la pragmatique (effet sur l'interprète) et s'applique à tous les domaines (médical, artistique).

Distinctions clés

- **Arbitraire vs. Motivation** : Saussure insiste sur l'arbitraire du signe (pas de lien naturel entre signifiant et signifié), tandis que Peirce admet des motivations (icônes, indices).
- **Statique vs. Dynamique** : La sémiologie est structurale (système fixe), la sémiotique est processuelle (sémiose infinie).
- **Humain vs. Universel** : La sémiologie est anthropocentrique ; la sémiotique peut être biosémiotique (signes chez les animaux).

Exercice : Analysez un texte publicitaire en utilisant d'abord une approche sémiologique

(structure linguistique), puis sémiotique (interprétation visuelle et contextuelle).

Analyse d'un texte publicitaire pour un produit algérien de détergent

Pour cette analyse, on se base sur un exemple concret de publicité pour la lessive **Bingo anti-odeurs**, une marque leader sur le marché algérien des détergents, produite localement par des entreprises comme la SARL Amir 2000 ou des filiales adaptées au contexte algérien. Le texte sélectionné provient d'une publication publicitaire sur les réseaux sociaux (Facebook, datée d'avril 2025) :

"Avec la lessive Bingo anti-odeurs, chaque lavage élimine non seulement les taches, mais aussi les mauvaises odeurs, pour un linge qui reste frais et propre plus longtemps."

Ce slogan est typique des campagnes Bingo en Algérie, diffusées via TV, réseaux sociaux et points de vente locaux, visant un public familial urbain et rural. L'analyse suit l'ordre demandé : d'abord une approche **sémiologique** centrée sur la structure linguistique, puis une approche **sémiotique** intégrant l'interprétation visuelle et contextuelle.

Approche sémiologique : Structure linguistique

La sémiologie, telle que théorisée par Ferdinand de Saussure, examine le signe linguistique comme une unité bipolaire (signifiant/signifié) et analyse sa structure rhétorique pour décrypter comment le langage construit le sens persuasif. Ici, le texte publicitaire est un slogan concis (une phrase unique de 28 mots), conçu pour une mémorisation immédiate dans un contexte de consommation rapide (réseaux sociaux, emballages). Décomposons sa structure :

- **Syntaxe et organisation :**

La phrase est construite en une proposition principale affirmative ("chaque lavage élimine..."), précédée d'une préposition introductive ("Avec la lessive Bingo anti-odeurs") qui positionne le produit comme agent causal indispensable. Cette structure causale (produit → action → bénéfice) suit un schéma rhétorique classique de

la publicité : **problème-solution-bénéfice**. Le mot "chaque" introduit une répétition itérative (généralisation), renforçant l'idée d'une efficacité universelle et quotidienne, alignée sur les routines domestiques algériennes (lavage fréquent en raison du climat chaud et poussiéreux).

L'emploi de connecteurs additifs ("non seulement... mais aussi") crée un effet d'amplification (énumération exhaustive), qui élargit le signifié du produit au-delà du nettoyage basique (taches) vers une dimension sensorielle (odeurs), transformant un besoin fonctionnel en plaisir expérientiel.

- **Lexique et figures de style :**

- **Signifiants sensoriels et positifs** : Mots comme "élimine" (action décisive, connotant la puissance), "frais" et "propre" (adjectifs évoquant la pureté et la vitalité, avec une assonance en /r/ et /p/ pour un rythme fluide et mémorable). "Anti-odeurs" est un néologisme hybride (préfixe médical + substantif courant), qui hybride science et quotidien pour crédibiliser l'innovation.
- **Rhétorique persuasive** : Hyperbole implicite dans "plus longtemps" (durée étirée pour promettre une supériorité durable), et anaphore latente via la répétition thématique du "linge" (sujet passif, focalisé sur l'objet plutôt que l'utilisateur, pour universaliser l'appel). Le possessif absent ("votre linge" implicite) crée une identification immédiate, invitant le lecteur à projeter son propre contexte familial.
- **Niveaux de langue** : Un registre familier et accessible (français standard avec influences arabes potentielles en usage oral algérien, comme "anti- odeurs" prononcé localement), adapté au bilinguisme algérois (français- arabe). Pas de jargon technique, pour cibler un public large (mères de famille, ménages modestes), renforçant l'inclusivité socio-économique.

Globalement, la structure linguistique du slogan opère une économie sémiotique : elle condense un discours argumentatif en un énoncé performatif (lire = croire/adopter), où le signifiant (mots courts, rythmés) active le signifié (confiance en la marque) via une persuasion subliminale.

Approche sémiotique : Interprétation visuelle et contextuelle

La sémiotique, inspirée de Roland Barthes (mythologies publicitaires), élargit l'analyse au-delà du verbal pour inclure les signes visuels et contextuels, décodant les connotations

culturelles et idéologiques. Ici, le texte s'intègre à un écosystème multimédia (post Facebook avec image/vidéo), où les signes visuels amplifient le message linguistique. Basé sur des campagnes Bingo typiques en Algérie (décrites dans des publications Instagram et Facebook), l'ensemble forme un "mythème" publicitaire: la propreté comme valeur familiale et nationale.

Signes visuels (icônes et symboles) :

- **Éléments graphiques dominants** : L'image associée montre souvent un paquet de lessive Bingo (couleur bleue dominante, symbolisant la fraîcheur et la pureté aquatique, avec logo en blanc/rouge pour l'énergie et le patriotisme algérien – rouge évoquant le drapeau). Au centre, un linge blanc immaculé flottant ou plié (icône de pureté, opposé aux taches/odeurs sales), accompagné de bulles ou gouttelettes bleues stylisées (index de nettoyage efficace). Dans les variantes vidéo (30 secondes), une transition avant/après : vêtements tachés/odeurés (scène sombre, poussiéreuse) vers linge parfumé (lumineux, avec effets de brillance CGI).
- **Figures humaines et composition** : Une famille algérienne stéréotypée (mère en hijab ou tenue traditionnelle, enfants souriants, cadre domestique algérois comme une cuisine carrelée ou un balcon orné de plantes) pose avec le produit. La composition est pyramidale (produit au bas, famille au sommet), connotant stabilité et hiérarchie familiale. Couleurs vives (bleu/vert pour fraîcheur, jaune/orange pour joie) contrastent avec des tons ternes pour les "problèmes", créant un indice binaire propreté/saleté.
- **Polysémie visuelle** : Le bleu n'est pas neutre ; en sémiotique culturelle, il renvoie à l'eau méditerranéenne (contexte algérien côtier) et à l'islam (pureté rituelle). Les sourires exagérés (hyperbole visuelle) symbolisent le bonheur domestique, masquant le labeur féminin implicite.

Contexte culturel et idéologique :

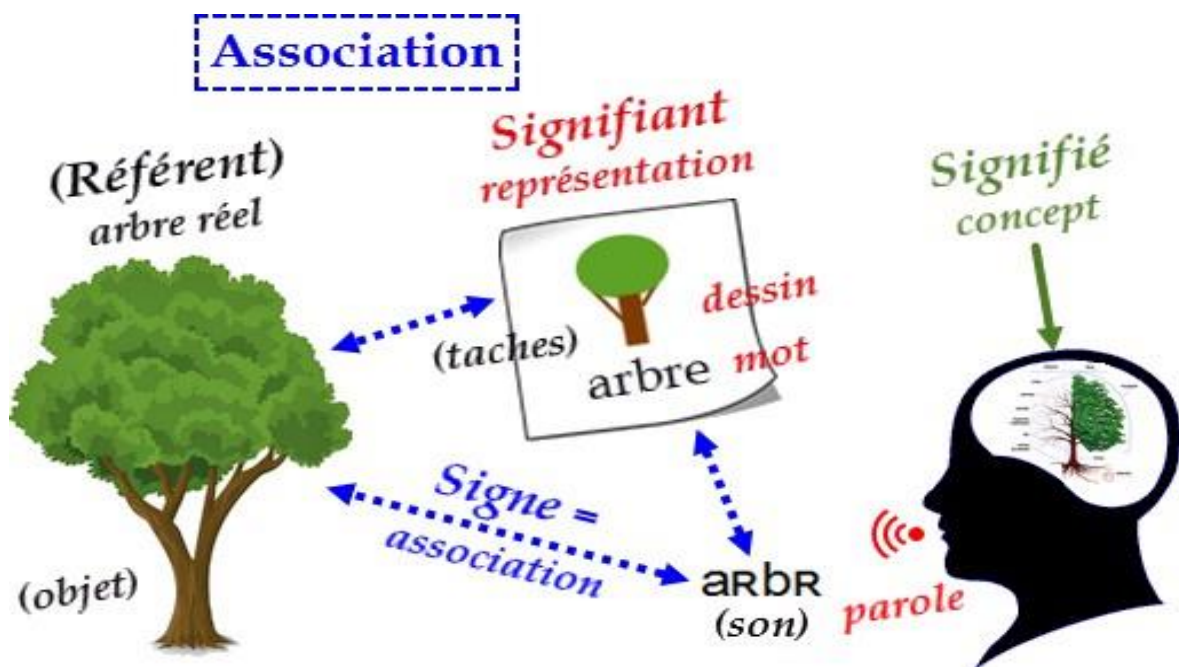
- **Cadre socio-économique algérien** : Bingo, en tant que produit local abordable (prix ~200-300 DA), cible les classes moyennes urbaines (Alger, Oran) et rurales, où le lavage manuel reste courant malgré l'urbanisation. Le slogan et ses visuels exploitent le "mythe de la mère protectrice" (valeur confucio-islamique en Algérie : hygiène comme devoir familial), renforçant l'identité nationale post-indépendance (propreté = progrès économique). Dans un contexte de concurrence avec importations (Ariel, Omo), l'emphasis sur "anti-odeurs" (problème quotidien en climat chaud) positionne Bingo comme solution "made in DZ", avec connotations anti-coloniales (autonomie

domestique).

- **Connotations plus larges** : Le signe global (texte + image) produit un "effet de sens" barthesien : la lessive transcende l'utilitaire pour mythifier la modernité algérienne (frais/propre = aspirational, face à la poussière saharienne). Cependant, une lecture critique révèle un genre implicite : renforcement des rôles genrés (femme au foyer), bien que des campagnes récentes incluent pères pour une inclusivité naissante.
- **Réception contextuelle** : Sur réseaux sociaux algériens (fort taux d'engagement familial), ce signe circule en boucle, amplifié par partages (min_faves >1000 typiquement), créant un réseau sémiotique viral. En 2025, avec l'essor du e-commerce local (Jumia DZ), il s'adapte au numérique, où l'odeur "invisible" est rendue visible par animations olfactives simulées.

En conclusion, ce texte publicitaire pour Bingo illustre comment la sémiologie déconstruit la persuasion linguistique (efficacité rhétorique pour l'urgence consumériste), tandis que la sémiotique révèle un discours visuel-contextuel ancré dans l'identité algérienne (propreté comme lien social et national). Ensemble, ils transforment un détergent banal en symbole de bien-être familial, invitant à une consommation culturellement résignée. Si vous souhaitez analyser un autre exemple (ex. Life ou Amir Clean) ou approfondir un aspect, précisez !

Voici une représentation visuelle du modèle saussurien :

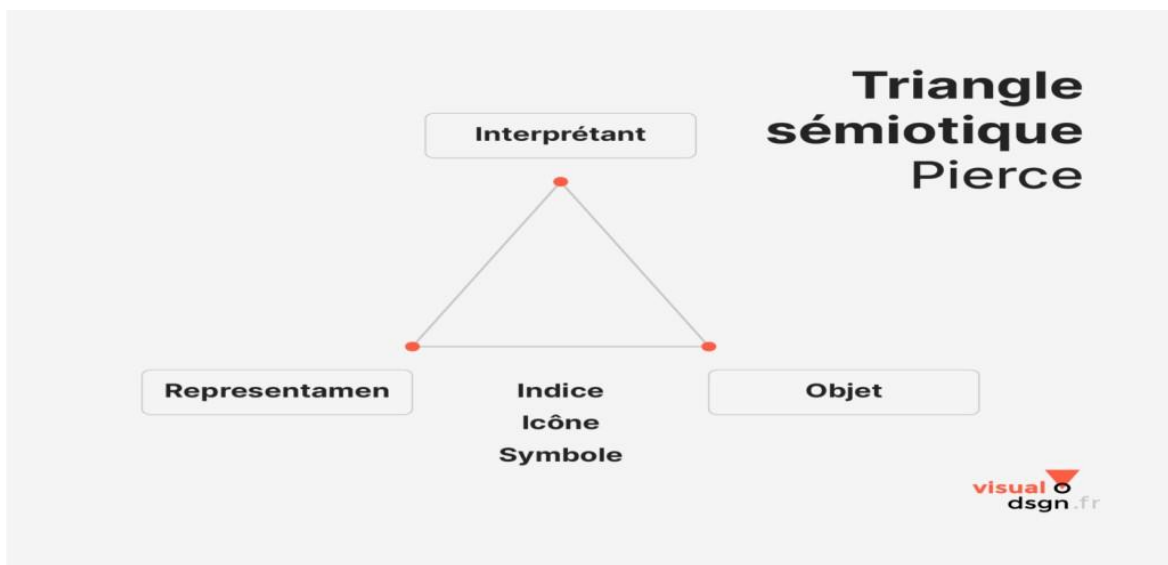


Charles Sanders Peirce et le modèle triadique

Peirce propose un signe triadique :

- **Représentamen** (le signe lui-même, ex. : mot "arbre").
- **Objet** (ce qu'il représente, ex. : arbre réel).
- **Interprétant** (l'effet mental, ex. : idée d'arbre). Types de signes :
- **Icône** : Ressemblance (photo).
- **Indice** : Lien causal (fumée pour feu).
- **Symbole** : Convention (mot).

Représentation du triangle peircien :



3 Sémiologie et linguistique

La sémiologie, telle que conçue par Ferdinand de Saussure, est la science générale des signes dans la vie sociale. Saussure considère la linguistique comme une partie de cette science plus large, car la langue n'est qu'un système de signes parmi d'autres. Cependant, il accorde à la linguistique une place privilégiée : elle constitue le modèle le plus élaboré et le plus structuré de tous les systèmes sémiologiques.

Ainsi, la linguistique sert de référence méthodologique à la sémiologie. Les concepts fondamentaux de la linguistique structurale (signe, signifiant, signifié, arbitraire, rapports

syntagmatiques et paradigmatisques, synchronie) sont transposés et adaptés à l'analyse d'autres systèmes de signes non linguistiques (images, gestes, codes routiers, mode, etc.).

Toutefois, cette relation n'est pas unilatérale. Avec Roland Barthes, la perspective s'inverse : la sémiologie devient une branche de la linguistique, car tout système de signes (même visuel ou culturel) finit par passer par le langage pour être pleinement signifiant. La linguistique fournit donc à la fois le modèle et l'outil d'analyse privilégié de la sémiologie.

En résumé, sémiologie et linguistique entretiennent une relation étroite et dialectique : la première englobe la seconde, tandis que la seconde offre à la première ses concepts les plus rigoureux.

4 Évolution de la sémiologie

4.1. La sémiologie de la signification

Une quarantaine d'années après la parution des vues de Saussure dans le *Cours de linguistique générale*, Roland Barthes allait proposer (dans « Mythologies », 1957, puis dans les « Eléments de Sémiologie », 1964) un changement assez radical de conception de la sémiologie par rapport au projet initial de Saussure. Pour Barthes en effet, qui se réclame pourtant explicitement de Saussure (mais également du linguiste danois Louis Hjelmslev), ce n'est plus la linguistique qui est une partie de la science générale des signes, mais bien l'inverse : c'est la sémiologie qui devient une partie de la linguistique. Pareille conception provient du fait que, selon Barthes, même si les objets, les images ou les comportements peuvent signifier, ils ne le font jamais de façon autonome : « Tout système sémiologique se mêle de langage ». Dans le cas de l'image publicitaire, par exemple, les significations iconiques (c'est-à-dire provenant de l'image) sont confirmées par un message linguistique (le texte écrit qui accompagne les images). Il en va de même du cinéma, des comics, de la photographie de presse, etc. Ainsi, pour Barthes, au moins une partie du message iconique est redondant par rapport au texte linguistique.

Il en conclut que, même s'il y a foisonnement d'images à notre époque, nous sommes bien plus qu'autrefois une civilisation de l'écriture (et non de l'image comme on se plaît souvent à le dire –ce qui conviendrait plutôt au monde médiéval). Comme Barthes ne peut concevoir de systèmes d'images ou d'objets dont les signifiés existeraient en dehors du langage, il ne croit pas en l'existence d'une sémiologie non linguistique : le langage sert toujours de véhicule de significations. La proposition saussurienne est donc inversée : la sémiologie, conclut Barthes, fait partie de la linguistique.

Barthes se désintéresse totalement de l'étude de codes comme le code routier, qu'il qualifie « d'intérêt dérisoire ». Il étend le domaine de la sémiologie à tous les faits signifiants, à ce qu'il appelle « des ensembles doués d'une véritable profondeur sociologique », comme un match de catch, la mode vestimentaire, le choix d'une auto, etc., c'est-à-dire aux indices permettant de mieux connaître une société et les gens qui la composent. Barthes et les sémiologues d'obédience barthésienne seront ainsi attirés par la peinture figurative, le cinéma, la bande dessinée, la musique, la photographie, le texte littéraire, etc. (Julia Kristeva ira même jusqu'à tenter une synthèse, sous le vocable de « sémanalyse », des théories sémiologiques et psychanalytiques).

Sans vouloir entrer totalement dans le débat, mentionnons toutefois que la notion de « véritable profondeur sociologique » est pour le moins vague et suspecte et que l'existence de systèmes sémiologiques fonctionnant sans la langue suffit à fonder une la possibilité et la légitimité d'une sémiologie non linguistique. Tel est le cas, par exemple, des films totalement muets que l'on arrive pourtant à comprendre. De plus, pourquoi ne pourrait-on pas affirmer que c'est le texte linguistique qui est redondant par rapport au message iconique, et non l'inverse ? Enfin, comme le souligne Louis Porcher dans son introduction à une sémiotique des images (1976), l'intérêt dérisoire de tel système de signes n'a pas à entrer en ligne de compte.

4.2. La sémiologie de la communication

Parmi les continuateurs immédiats de Saussure, mentionnons le belge Eric Buyssens qui a tenté dès 1943, dans *Le langage et le discours – Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, de distinguer les systèmes de communication des moyens (asystématiques) de la communication. Dans le premier cas, les messages sont constitués d'unités isolables, toujours identiques de message à message, et construits selon des règles stables de combinaison (dans le code de la route, par exemple) ; dans le cas des moyens non systématiques de communication, il n'y aurait ni unités, ni règles stables de construction des messages, comme dans la fiche publicitaire.

Outre ces distinctions fondamentales, qui ont notamment permis de mettre en lumière l'existence de systèmes de communication non linguistique, Buyssens a suggéré divers autres critères des procédés de communication, qu'il serait cependant trop long de reprendre ici (l'ouvrage de Buyssens a été remanié et réédité en 1967 sous le titre : *la communication et l'articulation linguistique*).

Pour Buyssens, la primauté qui est souvent accordée à la langue s'explique par le fait que, lorsqu'il est bébé, l'être humain prend vite conscience que ses gestes n'appellent pas près

de lui sa mère alors que ses cris la font venir d'une pièce pourtant voisine : pour des raisons pratiques, l'être humain communique plus par la parole que par les gestes.

Bien entendu, pour les tenants d'une sémiologie de la communication, c'est la communication (et non la signification) qui doit être au cœur de toute sémiologie. Pour eux, une langue est fondamentalement un instrument de communication. Or, d'après Georges Mounin par exemple, pour pouvoir recourir en sémiologie aux méthodes mises au point par la linguistique, il faudrait tout d'abord s'assurer que l'objet étudié (comme un film, une bande dessinée, la mode, etc.) est bien communication et surtout communication du même type que la communication linguistique. Ceux qui appliquent à des objets sémiologiques les termes et les méthodes de la linguistique sans avoir auparavant pris soin de démontrer qu'il s'agit bien de phénomènes communicatifs du même type que les langues humaines s'exposent, selon Mounin, à passer à côté de la spécificité de l'objet en question.

Dans la pratique toutefois, comme le reconnaît d'ailleurs Mounin lui-même, il n'est pas toujours facile de trancher entre les phénomènes qui relèvent d'une sémiologie de la signification et ceux qui relèvent plutôt d'une sémiologie de la communication. Si la frontière est parfois difficile à délimiter, c'est que le critère de la communication est l'INTENTION et qu'il n'est pas toujours aisé de déterminer une intention de communication. Par exemple, dans le cas de la communication animale à l'aide de l'odorat, peut-on dire que la reconnaissance d'une femelle d'après son odeur est un INDICE, c'est, c'est-à-dire un fait naturel sans intention de communication, ou un signal, c'est-à-dire un fait produit expressément dans l'intention de communiquer un message ?

Dans des domaines comme le théâtre, la musique, la peinture, le cinéma ou les comportements sociaux, c'est-à-dire là où le code est soit inapparent, soit peut-être inexistant, il est très difficile de démontrer l'existence d'une intention de communication. Pour Pierre Guiraud (1971), même l'intention inconsciente fait partie du domaine de la sémiologie, ce qui lui permet d'y inclure les mythes et les manifestations de l'inconscient. De façon générale toutefois, afin de raffiner leur méthode d'analyse, les sémiologues de la communication préféreront s'en tenir à l'étude des moyens de communication où l'intention de communication est manifeste. C'est ainsi qu'ont été étudiés des domaines comme le code de la route, le blason, les grades militaires, les signaux « à bras » des marins, les feux de circulation, les guides Michelin, le code téléphonique, etc.

4.3. La sémiologie de la culture

Au-delà du débat entre sémiologie de la signification et sémiologie de la communication, il existe une troisième voie, qui mérite d'être mentionnée dans ce cours. Il s'agit notamment de la conception du sémiologue italien Umberto Eco, pour qui la sémiologie est l'étude des phénomènes culturels considérés comme des processus de communication. Dans ce sens, il semblerait que la sémiologie de la culture puisse être vue comme une sorte de prolongement de la sémiologie de la communication, puisque sont pris en compte les phénomènes culturels, qui ont pour fonction la communication.

Les deux hypothèses à la base de ce courant sémiologique s'énoncent comme suit:

- a. La culture doit être étudiée en tant que phénomène de communication.*
- b. Tous les phénomènes de culture peuvent devenir objets de communication.*

La sémiologie, ainsi conçue, cherche donc à montrer comment il existe des systèmes sous les processus culturels.

Pour Eco, tout phénomène culturel doit être envisagé comme un phénomène de communication (et la culture contemporaine peut être vue comme un phénomène de communication de masse). C'est que l'apparition de la culture n'est pas étrangère à l'apparition du langage comme moyen de communication. Suivant cette conception, le champ sémiotique ou sémiologique comprendrait les dix-huit domaines suivants (Eco, 1972):

- La zoosémiotique, ou étude de la communication animale dans la mesure où les signes animaux fonctionnent à l'image des signes humains;
- Les signaux olfactifs (le «code des parfums», par exemple);
- La communication tactile, comme le baiser, l'accolade, la gifle, la tape sur l'épaule, etc..
- Les codes du goût, que l'on trouve notamment dans la pratique culinaire;
- La para-linguistique (les types de voix, les rires, les pleurs, etc.);
- La sémiotique médicale ou étude des rapports entre certains symptômes et la maladie;
- La kinésique et la proxémique, ou étude des gestes et de la distance entre les gens;
- Les codes musicaux;

- Les langues formalisées, comme l'algèbre et la chimie;
- Les langues écrites, les alphabets inconnus et les codes secrets;
- Les langues naturelles (objet d'étude de la linguistique);
- Les communications visuelles: systèmes graphiques, iconographiques, etc.;
- Le système des objets en tant que faits de communication, comme l'architecture;
- Les structures du récit;
- Les codes culturels (la typologie des cultures, par exemple);
- Les codes et les messages esthétiques (par exemple, les rapports entre art et société);
- Les communication de masse;
- La rhétorique.

Conclusion

En somme, le projet sémiologique initié par Saussure a conduit à des conceptions divergentes qui enrichissent l'étude des signes. La sémiologie de la signification place le langage au centre et explore les mythes et les connotations socioculturelles, tandis que la sémiologie de la communication insiste sur l'intention et les codes explicites. La voie ouverte par Eco élargit encore le champ en considérant l'ensemble des phénomènes culturels comme des processus de communication. Malgré leurs différences, ces approches convergent sur l'idée essentielle que les signes structurent nos interactions sociales, nos représentations et notre compréhension du monde, faisant de la sémiologie une discipline fondamentale des sciences humaines.

Exercices d'application

Exercice 1 : Analyse conceptuelle

Énoncé : Expliquez en 300 mots maximum la conception saussurienne de la sémiologie et identifiez l'ambiguïté fondamentale qu'elle contient. Comment cette ambiguïté a-t-elle influencé le développement de la sémiologie européenne ?

Corrigé-type : Ferdinand de Saussure, considéré comme le père de la sémiologie européenne, définit cette discipline comme l'étude des signes et de leur fonctionnement au sein de la vie sociale. Selon lui, la sémiologie englobe la linguistique, qui étudie les signes verbaux, mais doit également analyser d'autres systèmes de signes comme l'écriture, les rites symboliques, la mode ou les signaux militaires. Saussure propose que la sémiologie, intégrée à la psychologie sociale, examine les lois régissant les signes, en partant du modèle linguistique pour comprendre ce qui distingue la langue des autres systèmes sémiologiques. Cette approche vise à établir la linguistique comme une sous-discipline de la sémiologie tout en la considérant comme un modèle méthodologique pour celle-ci.

L'ambiguïté fondamentale réside dans cette double position : la linguistique est à la fois subordonnée à la sémiologie (en tant que partie de celle-ci) et son modèle méthodologique, ce qui crée une tension conceptuelle. La langue, reconnue comme le système sémiologique le plus important, sert de référence, mais la sémiologie doit dépasser cette spécificité pour étudier tous les signes. Cette ambiguïté a conduit à une bifurcation dans la sémiologie européenne : d'une part, la « sémiologie de la signification », développée par Roland Barthes, qui met l'accent sur l'interprétation des significations culturelles, et d'autre part, la « sémiologie de la communication », portée par Eric Buyssens et ses disciples, qui se concentre sur les mécanismes de transmission

des messages. Ces deux courants illustrent comment les idées de Saussure ont inspiré des approches divergentes.

Exercice 2 : Étude comparative

Énoncé : Comparez brièvement (200 mots maximum) les approches de Ferdinand de Saussure et de Charles S. Peirce en matière d'étude des signes. Pourquoi le texte privilégie-t-il l'approche de Saussure ?

Corrigé-type : Ferdinand de Saussure et Charles S. Peirce ont tous deux jeté les bases de l'étude des signes, mais leurs approches diffèrent. Saussure propose la sémiologie comme une science générale des signes, intégrée à la psychologie sociale, avec la linguistique comme modèle central. Il se concentre sur les systèmes de signes (langue, rites, mode) et leur fonctionnement dans la vie sociale, mettant l'accent sur la structure et les relations entre signes. Peirce, quant à lui, développe une sémiotique d'orientation

logique, centrée sur une théorie triadique du signe (représentamen, objet, interprétant), qui inclut des dimensions philosophiques et cognitives complexes.

Le texte privilégie Saussure car sa conception est plus directement applicable à l'étude des systèmes sociaux et culturels, en particulier en Europe, où elle a influencé des courants comme la sémiologie de la signification (Barthes) et de la communication (Buyssens). L'approche de Peirce, bien que riche, est jugée complexe et moins décisive dans le cadre sémiologique adopté ici, notamment en raison de ses difficultés d'interprétation et de son orientation behavioriste via Charles Morris. Ainsi, Saussure offre un cadre plus structuré et accessible pour l'analyse des signes dans un contexte social.

Exercice 3. Choisissez un système de signes non linguistique (par exemple, la mode, les signaux routiers ou les rites sociaux) et analysez-le en 400 mots maximum à travers le prisme de la sémiologie saussurienne. Identifiez les caractéristiques qui le rapprochent ou le distinguent de la langue.

Corrigé-type : Prenons l'exemple des signaux routiers, un système de signes non linguistique analysable à travers la sémiologie saussurienne. Selon Saussure, la sémiologie étudie les signes dans leur fonctionnement social. Les signaux routiers, comme les panneaux de stop ou les feux tricolores, constituent un système sémiologique structuré : chaque signe (par exemple, un cercle rouge avec une barre blanche pour « stop ») combine un signifiant (l'image visuelle) et un signifié (l'ordre d'arrêter). Ces signes sont conventionnels, compris par une communauté d'utilisateurs, et

s'inscrivent dans la « vie sociale » en régulant le comportement sur la route.

Comme la langue, les signaux routiers reposent sur un code partagé, garantissant une communication efficace. Leur structure est arbitraire (rien dans la forme du panneau « stop » n'indique intrinsèquement l'arrêt) et systémique, car chaque signe tire sa valeur de sa place dans le réseau (un feu vert s'oppose au feu rouge). Cependant, ce système diffère de la langue par sa simplicité et sa finalité fonctionnelle. Contrairement à la langue, capable d'exprimer des significations complexes et abstraites, les signaux routiers sont limités à des messages univoques et immédiats (indiquer, ordonner,). De plus, ils n'évoluent pas comme une langue, qui se transforme via l'usage social. Leur stabilité est imposée par des institutions (codes de la route), alors que la langue évolue organiquement.

En conclusion, les signaux routiers illustrent un système sémiologique au sens saussurien, partageant avec la langue l'arbitraire et la systématisme, mais se distinguant par leur rigidité et leur fonction spécialisée. Cette analyse montre comment la sémiologie de Saussure permet d'explorer les signes non verbaux en les comparant à la langue, tout en dégagant leurs spécificités.

Chapitre 4 : La nature du signe

Introduction

Le signe constitue le cœur de tout processus de communication et de signification. Ce chapitre explore le signe sous deux angles complémentaires : comme élément d'un processus de communication (source – émetteur – message – destinataire) et comme unité d'un processus de signification articulé autour du triangle signifiant / signifié / référent. Il examine ensuite les principales classifications des signes selon différents critères (source, intention, canal, rapport au signifié, etc.) et distingue soigneusement notions clés telles que signal, indice, icône et symbole. Enfin, il précise les concepts fondamentaux de signifiant, signifié et sens, montrant que la sémiotique dépasse largement le seul langage verbal pour embrasser tous les phénomènes de signification dans la vie sociale.

1. Le processus sémiotique

1.1. Le signe comme élément du processus de communication

Le signe est utilisé pour transmettre une information pour indiquer que quelqu'un connaît et veut que les autres connaissent également. Il s'insère donc dans un processus de communication de type:

Source - émetteur - code - canal - message - destinataire

Le message est l'équivalent du signe et il peut être constitué par l'organisation complexe de nombreux signes. La question qui se pose ici est la suivante: le message est-il l'émission sonore elle-même ou le signifié de cette émission?

Pour répondre, nous constatons que le signe n'est pas seulement un élément qui entre dans un processus de communication; il est aussi une entité qui participe à un processus de signification. Lorsqu'un code institue une règle, cette règle est établie par une convention. Mais conventionnalité n'est pas synonyme d'arbitrarité. On peut par exemple trouver d'excellentes raisons pour associer «le rouge» et «l'idée de danger». Les modalités du rapport de signification ainsi établi sont conventionnelles.

Les symptômes, à titre illustratif, tombent eux aussi sous le coup de la même définition. Ils peuvent évidemment être motivés, mais c'est bien une convention culturelle qui fait considérer certaines taches sur la peau comme indices d'un trouble hépatique.

Les codes sont la condition nécessaire et suffisante du signe: un symptôme pathologique est un signe dans la mesure où il existe un code (qui est la sémiologie médicale), et ceci indépendamment de l'intention du patient. Un code existe même lorsqu'il est imprécis et faible,

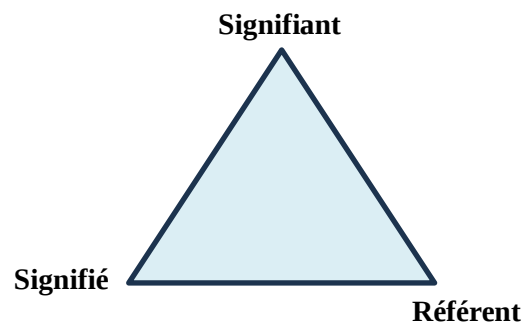
incomplet, provisoire et contradictoire. Ainsi, le code de la mode mérite ce titre tout autant que celui de la langue, quand bien même il reste imprécis, faible, incomplet et provisoire ... Le caractère éventuellement imprécis, faible, incomplet, provisoire et contradictoire des codes n'invalide pas la définition du signe: tout au plus en rend-il la signification ambiguë, et malaisée sa signification. Communication malaisée, non parce que les signes ne seraient pas reconnus comme tels, mais bien parce que, les signes étant reconnus, les codes entrant en jeu à ce moment présentent les faiblesses énumérées plus haut.

Un processus de communication dans lequel il n'existe pas de code, et dans lequel il n'existe donc pas de signification se réduit à un processus de stimulus-réponse. Les stimuli ne satisfont pas à une des définitions les plus élémentaires du signe, celle pour laquelle le signe a été mis à la place de quelque chose d'autre. Le stimulus n'est pas donné pour quelque chose d'autre, mais provoque directement cette chose. Une lumière par exemple aveuglante obligeant à fermer vivement les yeux est très différente d'un commandement qui enjoint de fermer les yeux. Dans le premier cas, on ferme les yeux sans réfléchir tandis que dans le second, on est d'abord obligé de comprendre l'ordre et donc de décoder le message (processus sémiotique), puis enfin de décider de mon obéissance ou non (processus de volonté qui sort de la compétence sémiotique). En ce sens, le tintement de la cloche qui amène le chien de l'expérience de Pavlov à saliver est un stimulus: le bruit a le même effet que la nourriture qui, tout au long de l'expérience, a été associée au tintement. Mais cette cloche n'est pas présentée à la place de la nourriture, et dans ce cas, on parle de «réflexe conditionné»: le bruit serait alors un indice de la nourriture. Les processus sémiotiques sont tels que lors qu'ils sont réversibles; on peut passer du signe à son référent quand on est aussi capable de parcourir le chemin inverse. Quand on sait non seulement que lorsqu'il y a «fumée», il y a «feu», mais aussi lorsqu'on sait que c'est le «feu» qui fait la «fumée».

1.2. Le signe comme élément du processus de signification

le signe / cheval/. son signifiant ne signifie rien pour quelqu'un qui ne connaît pas le français (autrement dit: qui ne possède pas le même code). Si on désire lui expliquer le signifié de /cheval/, on peut lui fournir la traduction du terme dans sa langue, ou bien définir pour lui ce qui est un cheval, ainsi que le ferait un dictionnaire, ou encore tracer sur une feuille le dessin d'un cheval. Toutes ces solutions impliquent que, au lieu du signifiant à expliquer, on lui propose d'autres signifiants (verbaux, visuels, etc., que nous appelons interprétants du signe). A partir du moment où il est en possession du code (en occurrence une règle élémentaire de signification), au signifiant /cheval/ correspondra, pour lui, et pour le locuteur, une entité non encore définie: le signifié. Cette notion de référent est bien ambiguë, mais le même détenteur de bon sens sera d'accord pour

admettre qu'actuellement cette notion constitue la manière la plus commode de rendre compte d'un fait qu'on expérimente tous les jours: lorsqu'on émet des signes, le plus souvent, on pense traiter des choses. Le triangle «signifiant - signifié - référent» représente le lien entre signifiant et référent par un trait discontinu (comme le montre le schéma ci dessous) : la raison en est que le rapport entre ces deux entités est assez obscur. Avant tout, ce rapport est le plus souvent arbitraire, en ce sens qu'il n'y a aucune raison pour appeler le «cheval» /cheval/ plutôt que /horse/ , comme le fait les Anglais. En second lieu, parce qu'on peut utiliser le signifiant /cheval/ non seulement en l'absence de tout cheval, mais aussi quand bien même aucun cheval n'aurait existé.



Les objections que l'on peut opposer à cette classification outrepassent déjà le bon sens, c'est pourquoi on les laissons pour l'instant de côté. On se limitera à fournir une nouvelle version du triangle dans lequel on consignera à chacun des sommets, des diverses catégories notionnelles qui ont été utilisées par les différents classificateurs:

Signifiant

signe	Peirce
symbole	Ogden-Richards
Véhicule du signe	Morris
expression	Hjelmslev
représentamen	Peirce
Sème	Buyssens
Signifiant	Saussure

Le signifié

Interprétant	Peirce
référence	Ogden-Richars
Sens	Frege
Intension	Carnap
Designatum	Morris (1938°)
Significatum	Morris (1946)
Concept	Saussure
Connotation	Stuart Mill
Image mentale	Saussure, Peirce
Contenu	Hjelmslev
État de conscience	Buyssens

Le référent

Objet	Peirce
Denotatum	Morris
Bedeutung	Frege
dénotation	Russell
Extension	Carnap

Comme on le voit, le bon sens s'accorde sur le fait de la tripartition, mais pas sur les noms à donner aux trois pôles. Tantôt ces différences sont purement terminologiques, tantôt elles dissimulent des divergences de conception radicales. La question qui se pose maintenant «Qu'est-ce qui est signe dans cette classification?» «Est-ce l'entité à gauche du triangle?»

Si on suit Saussure (1916), on apprend que le signe est une entité à deux face composée d'un signifiant et d'un signifié (cependant que le référent, au côté droit du triangle, n'est d'aucune pertinence dans le domaine de la linguistique). Mais la position saussurienne va bien au-delà de ce qu'autorise l'usage commun.

En outre, dans la mesure où un signifiant peut renvoyer à différents signifiés, l'unité présumée

qu'est le signe devient assez problématique, et se dissout fréquemment dans un réseau de corrélations en constante restructuration.

Une chose est certaine: des classifications du signe comme élément du processus de signification, il ressort que ce signe est toujours compris comme «quelque chose qui est mis à la place de quelque chose d'autre»: le signe ne représente pas la totalité de l'objet mais, par la voie d'abstraction diverses, le représente d'un certain point de vue ou en vue d'un certain usage pratique.

1.3. Trois regards sur le signe: sémantique, syntaxique et pragmatique

Morris (1946) a proposé de distinguer trois façons de considérer un signe, distinction qui a été largement reçue dans le monde scientifique. Le signe peut en effet être perçu selon trois dimensions:

- *Dimension sémantique*: le signe ici est conçu dans sa relation à ce qu'il signifie.
- *Dimension syntaxique*: le signe est abordé en ce qu'il peut être inséré dans des séquences d'autres signes, selon certaines règles de combinaison; on entend aussi par «syntaxique» l'étude de la structure interne de la face signifiante du signe (par exemple, la division d'un mot en unités de rang immédiatement inférieur), indépendamment du signifié véhiculé par ce signe et même dans le cas où l'on supposerait qu'il existe des signes ne véhiculant aucun signifié.
- *Dimension pragmatique*: le signe est ici perçu en fonction de ses origines, et des effets qu'il a sur les destinataires, les usages que ceux-ci en font, etc.

2. La classification des signes

2.1. Premier critère de classification: la source du signe

Les courants les plus récents de la sémiotique tentent de faire entrer dans l'orbe de cette discipline tous les types de signaux servant à la communication que l'homme et les autres êtres reçoivent des autres êtres, voire de la manière inorganique: on aboutit ainsi à ranger parmi les signes jusqu'aux informations attribuées au code génétique et aux éventuelles communications interstellaires. Mais, il s'agira de limiter le cours à la classification des signes qui, reconnus comme tels, interviennent dans les rapports interpersonnels.

2.2. Signification et inférence

Une très ancienne distinction sépare les signes artificiels des signes naturels. Les premiers seraient ceux que quelqu'un (homme ou animal) émet consciemment sur la base de

conventions précises, en vue de communiquer quelque chose à quelqu'un (et c'est bien de cela qu'il s'agit dans le cas des mots, des symboles graphiques, des dessins, des notes de musique, etc.). A l'origine de ces signes, il y a toujours un *émetteur*. Les seconds seraient les signes *sans émetteur intentionnel*, provenant donc d'une source naturelle, et que l'on interprète comme symptôme et indice (comme les taches sur la peau qui permettent au médecin de diagnostiquer certains troubles hépatiques, les bruits de pas annonçant la venue de quelqu'un, le nuage annonciateur de pluie, et ainsi de suite. Les signes naturels sont aussi dits expressifs lorsqu'ils sont les symptômes de dispositions psychologiques, comme les involontaires de joie: mais la possibilité même de la simulation indique à suffisance que même les signes expressifs sont les éléments d'un langage socialisé, analysables et utilisables comme tels.

Tout différent est le cas des signes authentiquement naturels. Nombre de chercheurs les ont classés parmi les signes, mais beaucoup d'autres, tout en reconnaissant leur existence, leur refusant ce statut.

Les penseurs ont même introduit les phénomènes d'inférence dans le champ sémiotique. On pourra observer qu'il est bien différent de remonter de l'effet à la cause et de passer du mot /cheval/ au concept «cheval». Le premier mouvement semble être constitué par un travail complexe de l'intelligence, alors que le second présente toutes les apparences du réflexe conditionné. Il y a une différence entre *inférence* et *association*, au point que l'utilisateur courant du langage ne réfléchit pas presque jamais au fait qu'il y a une différence entre /cheval/ et le signifié auquel le signifiant se réfère (et c'est ce qui autorise Saussure à parler du signe comme de l'union des deux).

Voici deux exemple:

Un artifice de langage à quoi personne ne voudra refuser le statut du signe. Pensons au procédé rhétorique appelé *synecdoque*. Si pour parler de *la flotte de Christophe Colomb*, on dit *les voiles du découvreur de l'Amérique*, il est clair que les deux objets désignés dans cette expression sont indiqués de façon oblique. «Voiles» est un type particulier de synecdoque qui désigne le tout par une de ses parties; «découvreur de l'Amérique» est une métonymie et désigne une personne par le moyen d'un de ses actes. Ces deux figures se soutiennent et reçoivent leur signification d'une connexion qui, par un rapide travail de l'intelligence, nous fait passer d'une entité à une autre entité voisine, et nous autorise à comprendre «navire» à la place de «voiles» et «Colomb» à la place de «découvreur de l'Amérique». Ce processus de figure de rhétorique sont des signes éminemment complexes, il implique un travail intellectuel là où les signes normaux comme «cheval» ne réclame pas d'efforts particuliers d'inférence.

Pensons maintenant au sens du mot «cheval» dans le contexte suivant: *«Cet aviateur est très à cheval sur les règlements du club; cela ne l'a pas empêché de faire un cheval de bois hier»*. Dans aucune de ces deux occurrences «cheval» ne désigne l'animal qu'on connaît bien. Et cependant il ne s'agit pas de simples homonymies. On doit comparer le signe aux autres signes du contexte, et choisir un des deux sens possible et ainsi fournir un travail d'interprétation. Dans ce cas de ce genre, le processus de signification est assez proche du processus d'inférence.

2.3. Troisième critère: le degré de spécificité sémiotique

La distinction précédente nous a fait appris qu'il existait des signes naturels et des signes artificiels, et que les premiers pouvaient être considérés comme signes parce qu'on pouvait les interpréter comme tels sur la base d'un système de conventions établies. Mais, une fois admis que tous les éléments naturels peuvent être interprétés comme signes, pouvons-nous aussi interpréter comme signes tous les objets artificiels? Certains de ces objets sont produits dans le seul but de signifier (c'est le cas de la parole et des panneaux routiers), mais d'autres ne semblent pas être construits dans le but de communiquer (une automobile, une fourchette, une maison, un vêtement, un réveil). Lorsque Saussure avait élaboré le projet d'une discipline qui étudierait «la vie des signes au sein de la vie sociale», il n'avait guère en vue que les signes non verbaux spécifiquement conçus comme signes, ainsi les sonneries militaires, les marques de politesse,¹ l'alphabet des sourds-muets.

Les tendances actuelles de la sémiotique mènent cependant à inclure dans la classe des signes tous les aspects de la culture et de la vie sociale y compris les objets. La proxémique par exemple nous explique comment une certaine différence entre deux êtres humains, distance mesurable en mètres et en centimètres, signifie une certaine attitude sociale. Plusieurs chercheurs ont postulé l'existence d'une sémiotique des objets de la société de consommation. L'architecture est aujourd'hui étudiée comme un système de communication, elle peut être signifiante de deux manières (Eco, 1968): l'objet architectonique renvoie à une fonction première (passer, s'asseoir, sortir, entrer, etc.), que l'on pourrait interpréter comme une signification non intentionnelle, au sens des signes naturels, vu que l'intention primaire de celui qui a construit l'objet était selon de permettre avant tout cette fonction, et non de la signifier, en second lieu l'objet architectonique a presque toujours une fonction seconde. Ici, les caractéristiques sémiotiques de l'objet sont plus évidentes au point de la perte de la fonction primaire. Le même genre de phénomène s'observe avec les vêtements, les automobiles, et tous les objets d'usage quotidien.

2.4. Quatrième critère: l'intention et le degré de conscience de l'émetteur

Un individu peut exhiber des signes de virilité guerrière (uniformes militaires, armes, cheval: ces signes sont produits comme fonction et utilisés comme signification de fonctions secondes) et

cependant *trahir* ou *exprimer* un excédent chez lui d'hormones féminines. Pour cette raison, certains ont distingué signes communicatifs (émis intentionnellement et produits ayant la qualité instruments artificiels destinés à transmettre une information, et dès lors à communiquer) et signes expressifs (émis spontanément, sans intention de communiquer et révélateur d'une disposition d'esprit). Les premiers seuls seraient codifiés (c'est-à-dire qu'il existerait des règles établissant une correspondance conventionnelle entre signifiant et signifié), les seconds ne seraient compréhensibles que par l'intuition et échapperaient à toute codification.

Dans la vie quotidienne, beaucoup de gens émettent des «signaux» de ce genre sans en être conscients et ce sont les autres qui les interprètent. Les rapport interpersonnels se nourrissent à chaque instant de pareils échanges de signification.

2.5. Cinquième critère: le canal physique et l'appareil récepteur humain

Sebeok a élaboré une classification complexe distinguant les signes selon le canal matériel qui sert à les transmettre:

Canaux								
Matière			Energie					
Liquide	Solide	Chimique	Physique					
		Proche	Eloignée	Thermique	Optique	Tactile	Acoustique	Électrique
					- Réflexion lumineuse - Bioluminescence		- Air - Eau - Solide	

D'autres auteurs préfèrent distinguer les moyens de communication en se limitant aux canaux sensoriels, c'est-à-dire à la façon dont l'homme reçoit certains signes «On obtient dès lors une classification qui tient compte de l'appareil physiologique avec lequel le destinataire humain reçoit certains signaux en provenance des canaux définis (ci-dessus), et les transforment en message» (Eco, 1980: 64):

- **Odorat:** c'est de cette catégorie que relèvent différents symptômes et indices (par exemple, les parfums utilisés pour indiquer la propreté corporelle, le statut sociale ...).
- **Tact:** ce sont par exemple les signes de l'alphabet Braille, les gestes des doigts avec lesquels communiquent les aveugles, sourds et muets.
- **Goût:** il s'agit là de la cuisine que représente également un moyen de communication; une

saveur typique peut être un indice de la nationalité du plat (cela communique intentionnellement un message).

- **Vu:** dans cette catégorie entrent de nombreux types de signes, des images aux lettres de l'alphabet, des symboles scientifiques aux diagramme.
- **Ouïe:** les signes acoustiques de différents types et, les plus importants de tous, les signes du langage verbal.

2.6. Sixième critère: le rapport au signifié

Les Anciens avaient déjà établi que le signifié d'un signe pouvait être univoque ou plurivoque. Ils étaient ainsi arrivés à la classification suivante:

- *Signe univoque:* ils ne devraient avoir qu'un seul signifié, comme c'est le cas pour les signes arithmétiques. L'excès d'univocité aboutit à la synonymie, dont il est question lorsque deux signes différents renvoient au même signifié.
- *Signes équivoques:* ils peuvent avoir différents signifiés, tous perçus comme fondamentaux; un exemple d'équivocité est l'homonymie, où le même signe a deux signifiés très différents.
- *Signes plurivoques:* ils peuvent être tels par la force des connotations (c'est-à-dire qu'un second signifié prend appui sur le premier) ou par d'autres artifices rhétoriques. Le terme «grenade», par exemple, peut signifier soit un type particulier de fruit, soit une arme offensive).

2.7. Septième critère: le type de lien présumé avec le référent

Peirce, pour qui le signe entretenait des rapports précis avec l'objet de sa désignation, distinguait *Index*, *Icônes* et *Symboles*.

L'Index est un signe qui entretient un lien physique avec l'objet qu'il indique; c'est le cas lorsqu'un doigt est pointé sur un objet, lorsqu'une girouette indique la direction du vent, ou une fumée la présence du feu. Eco est allé jusqu'à ranger dans les index les pronoms démonstratifs comme «celui-là», les noms propres, ainsi que les noms communs dans la mesure où ils sont utilisés pour indiquer un objet précis.

L'Icône est, selon Eco, un signe qui renvoie à son objet en vertu d'une ressemblance, du fait que ses propriétés intrinsèques correspondent d'une certaine façon aux propriétés de cet objet. Comme Morris (1946 : 362) devait le dire plus tard, un signe est iconique dans la mesure où il possède les propriétés de son *denotatum*. De sorte que sont des icônes une photocopie, un dessin, un diagramme, mais aussi une formule logique et surtout une image mentale.

Le Symbole est, toujours selon Eco, un signe arbitraire, dont le rapport avec son objet est défini par une convention: l'exemple le plus frappant est celui du signe linguistique.

Cette triple distinction a été utilisée dans de nombreux travaux, au point qu'elle a parfois perdu le sens qu'elle avait dans la pensée de Peirce.

2.8. Huitième critère: le comportement que le signe induit chez le destinataire

Morris (1946) a tenté d'établir une classification sur des critères béhavioristes, en définissant le signe de manière suivante: «Signe: en bref, c'est une chose qui suscite un comportement relatif à un objet qui ne constitue pas un stimulus à ce moment-là. D'une manière plus précise, si «A» est un stimulus préparatoire qui (en l'absence de l'objet stimulateur donnant naissance à une réponse-séquence relevant d'une certaine famille de comportements) suscite, dans quelque organisme que ce soit, une disposition à répondre par le moyen de réponses-séquences de cette famille de comportements, alors «A» est un signe. Chaque objet satisfaisant à ces conditions est un signe. Mais, cette définition de Morris, l'amène à confondre le *signe* avec le *stimulus*.

3. Quelques précisions terminologiques

3.1. Le signal, l'indice et l'acte sémique

Le signal et l'indice sont deux des concepts clés de la sémiologie de la communication. Selon Prieto, l'indice est un fait immédiatement perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'un autre fait qui, lui, n'est pas immédiatement perceptible. Par exemple, un amoncellement de gros nuages noirs indique qu'il va probablement pleuvoir: les gros nuages noirs sont des indices puisque ce sont des faits perceptibles (les nuages peuvent être vus) qui nous font connaître quelque chose à propos d'un fait qui n'est pas immédiatement perceptible (en l'occurrence, la pluie). Des traces de pas dans le sable nous indiquent que quelqu'un est déjà passé là. Si pour Prieto les gros nuages noirs et les traces de pas dans le sable sont des indices, c'est qu'il s'agit des faits perceptibles qui ont été produits sans qu'il y ait eu au préalable intention de communication. En d'autres termes, les nuages noirs n'ont pas été produits expressément pour indiquer qu'il allait pleuvoir. Il en va de même des traces de pas dans le sable: c'est tout simplement le fait que des gens ont marché dans le sable, sans intention de communiquer quoi que ce soit par ces traces, qui explique la présence inévitable de ces traces.

Il pourrait par contre arriver qu'une personne s'entende avec une autre et dise: «*Je ne sais pas si je vais me rendre à mon chalet cette nuit, mais si je le fais, je passerai par la plage. Tu verras mes traces et tu sauras que je suis arrivé*». Dans un tel cas, les traces servent à communiquer un message. Lorsqu'un indice est produit spécifiquement en vue de transmettre un message, on dit

qu'il s'agit d'un «signal». Autrement dit, un signal est un indice artificiel, c'est-à-dire un indice produit avec une intention de communication. C'est ainsi que seront considérés comme signaux les chiffres qui indiquent le parcours d'un autobus, la canne blanche du non-voyant, un énoncé linguistique, les coups donnés sur une porte pour annoncer une présence, les feux de circulation, etc. Dans ces cas, il s'agit de signaux puisqu'ils ont été produits avec une intention spécifique de communication. Le critère d'intention de communication est déterminant pour identifier un signal.

Pour reconnaître un signal en tant que signal, tout récepteur doit connaître la convention qui est à la base de la communication. Pour que nous puissions associer la vue d'une canne blanche à la présence d'un aveugle, il faut que nous ayons été un jour informés de pareille convention; sans connaissance de cette entente sociale, impossible de déchiffrer correctement le signal transmis. Si les gens qui appartiennent à une même communauté linguistique arrivent à se comprendre entre eux, c'est qu'ils partagent les mêmes conventions. Prenons un autre exemple: une toux est généralement l'indice d'un rhume; toutefois, il peut arriver que, par convention, deux personnes s'entendent pour qu'une toux à tel moment donné devienne le signal d'une action quelconque. Dans un pareil cas, la toux ne serait un signal que pour les deux personnes au courant de la convention, alors qu'elle serait un indice pour l'ensemble des autres personnes présentes dans la même pièce. La toux occasionnée par un rhume est un comportement non sémiologique; la toux destinée à transmettre un message quelconque est un comportement sémiologique. Ces remarques s'appliquent aussi à l'exemple des traces de pas sur le sable. En somme, pour qu'un signal soit effectivement reconnu comme signal, il faut que l'intention qu'a l'émetteur de communiquer puisse être identifiée comme telle.

C'est ainsi que les signaux, selon Prieto, doivent satisfaire à deux conditions pour être identifiés comme signaux: ils doivent avoir été produits avec une intention de communiquer quelque chose, et cette intention doit pouvoir être reconnue sans difficulté. Un signal fonctionne toujours comme un indice (puisque c'est un indice artificiel) et la production d'un signal est définie par Prieto un *acte sémique*. Donc, un acte sémique a lieu lorsqu'une personne produit un signal.

3.2. Le signe iconique et le signe arbitraire

Si l'on veut présenter un objet à une personne, une des façons les plus simples consiste à lui montrer l'objet en question. Toutefois, à défaut de l'objet, on peut toujours se servir d'une image qui ressemble le plus possible à cet objet. La photo est un objet qui se caractérise par sa ressemblance avec l'objet: il s'agit là d'un icône. L'icône désigne donc «un objet qui entretient avec un autre une structure de ressemblance telle qu'on puisse l'identifier tout de suite: dans l'icône, on reconnaît le modèle mis en présence de l'objet, on le reconnaît comme celui qui a servi

de modèle à l'icône» (Martinet, 1973: 61).

Si on dit que le lien entre l'objet réel et l'objet représenté n'est qu'un lien de ressemblance, c'est qu'une photo, par exemple, est toujours différente, par certains côtés, de l'objet représenté. Il y a une différence perceptible entre les deux: *«on aurait tort de croire, fait remarquer pertinemment Jeanne Martinet, que l'icône le plus parfait de Jeanne serait Jeanne lui-même»* (Martinet, 1973: 62). Autrement dit, compte tenu du fait qu'une illustration ne possède que deux dimensions, seule une partie de l'objet réel peut être représentée. La ressemblance ne peut donc concerner que certains aspects de l'objet. En ce sens, l'icône est très incomplet. On comprend, dès lors, que le recours à l'icône puisse parfois aboutir à un échec de la communication.

De plus, il faudrait se garder de croire que l'icône ne concerne que les phénomènes d'ordre visuel. En effet, des ressemblances peuvent exister entre des odeurs, des goûts, des sons ou des bruits. Par exemple, une odeur de poisson est iconique du poisson. Un enregistrement d'une chanson d'un chanteur précis est aussi iconique du chanteur en question qu'une photo de lui. Le bruit du vent ou de la mer est aussi iconique du vent ou de la mer. L'icône entretiendrait alors avec son objet des rapports moins naturels et plus conventionnels.

Dans le cas d'une langue, il n'y a aucun lien naturel entre les signes utilisés et la signification transmise. On dit de ce lien qu'il est arbitraire, c'est-à-dire qu'il résulte d'une convention et non d'une ressemblance avec un objet ou un référent quelconque. Le signe linguistique, hormis quelques cas d'onomatopées, est un signe arbitraire.

Un signe linguistique peut renvoyer à plusieurs significations et transmettre ainsi plusieurs messages différents.

3.3. Le signifié et le sens

Pour comprendre la nature du signifié, prenons le cas de la communication; au moyen de panneaux routiers, entre le ministère des transports et les usagers de la route. L'automobiliste voyant un losange jaune contenant une ligne courbe noire sait qu'il va entrer dans un virage. Le panneau n'est pas le virage: c'est un signe parce qu'il a la particularité de déclencher la production de l'image mentale d'un virage dans le cerveau du conducteur. L'image mentale produite peut effectivement ressembler au virage annoncé si le conducteur est déjà passé par là, mais elle n'y ressemble sûrement pas dans le cas contraire. Peu importe: cette image mentale, quelle qu'elle soit, fait savoir que la route tourne. Cette idée que la route tourne est «le signifié» du signe. Quant au virage réel, c'est ce que nous avons déjà appelé «le référent». Le panneau routier déclenchera la même image mentale dans le cerveau du conducteur au moment où il le verra et la substance n'a

pas à entrer en ligne de compte. Il en va de même sur le plan linguistique: la suite sonore /nefymepa/ et l'ensemble de graphèmes «*Ne fumez pas*» ont le même signifié même si la substance de ces deux signes n'est pas du tout la même (des ondes sonores dans un cas, des marques graphiques dans l'autre).

Pour en revenir à la nature du signifié, prenant une photo de journal représentant un soldat. Cette photo peut évoquer «la sécurité», «la bravoure», «l'horreur de la guerre», etc. La lecture ou la signification à attribuer à une telle image resterait en suspens si elle n'était pas accompagnée d'autres images ou d'un commentaire. Ainsi, si à côté de soldat on voit un prisonnier que celui-là frappe à coup de crosse, alors des lectures telles que «la bravoure» ou «la sécurité» se trouvent éliminées dans l'esprit du lecteur (qu'on appelle le destinataire). C'est la lecture de «l'horreur de la guerre» qui s'impose. Que se passe-t-il donc? Le destinataire a, grâce à la culture et à la langue, une connaissance du monde qu'on appelle l'univers sémantique, c'est-à-dire l'univers de la signification, l'univers des sens. «L'horreur de la guerre», «la bravoure», «la sécurité» sont des éléments qui appartiennent à cet univers sémantique. Lorsque l'image du soldat est produite, le destinataire la reconnaît comme un signe renvoyant à différents sens. C'est seulement la production d'un ou de plusieurs autres signes qui lui permettra de choisir un de ces sens. Choisir un sens, c'est effectuer un parcours sémantique, on ne peut pas parler de sens. Cependant le destinataire reconnaît le signe représentant «l'image du soldat seul». Il sait qu'il renvoie à plusieurs éléments de l'univers sémantique et donc on dit qu'il connaît le signifié du signe. La référence à l'univers sémantique se fait donc en au moins deux étapes: celle des signifiés et celle des sens. En linguistique, on dit parfois que le signe dénote un signifié mais connote un sens. Citons là un exemple illustratif: Si une personne qui écoute les nouvelles à la radio entend un ensemble de signes parmi lesquels se trouvent «cellule» et «prisonnier», tous les parcours sont éliminés sauf le parcours dont la production du mot «cellule» déclenche chez l'auditeur la production de l'image mentale de «la cellule d'une prison»: il y a eu un choix, c'est-à-dire un parcours sémantique puisqu'un sens «cellule d'une prison» a été attribué au signe «cellule». Mais, tant que le mot «prisonnier» n'a pas été entendu, il est difficile d'attribuer un sens spécifique au mot «cellule». En somme, on parle de signifié lorsqu'un signe renvoie à un faisceau de sens qui ne sont pas encore actualisés par d'autres signes.

3.4. Le signifiant

Le signifiant est la contrepartie du signifié sur le plan de ce qui indique alors que le signifié relève du plan de ce qui est indiqué. Pour expliquer cela, prenons un exemple:

Vous rencontrez un chien. Vous êtes capable immédiatement de le classer dans la catégorie des

bergers allemands. Pourquoi? Parce que vous avez une définition en compréhension de la classe qui inclut tous ces chiens. Vous connaissez ou vous croyez connaître ce signifiant même si vous êtes incapable d'énumérer systématiquement ce qu'on appelle les traits pertinents propres à ces chiens.

Afin de voir ce qu'il faut entendre par «traits pertinents», prenons l'exemple de la publicité faite par une compagnie de poêles à bois. Cinq poêles sont représentés par des signes iconiques et par les signes linguistiques suivants: *grand-papa ours*, *grand-maman ours*, *papa ours*, *maman ours*, *bébé ours*? Or, il se trouve que les poêles représentés par un signe linguistique dont un des éléments est le mot «grand» ont tous deux portes. Si le signe linguistique n'est pas formé avec cet élément, le poêle qu'il représente n'a qu'une porte. De plus, si le signe linguistique est formé du mot «papa», le poêle auquel il renvoie peut chauffer une pièce de 220 m². Si le signe linguistique est formé avec le mot «maman», le poêle peut chauffer 165 m². Si le signe linguistique est formé avec le mot «bébé», le poêle peut chauffer 110 m². Donc pour l'acheter (le destinataire), la compagnie (l'émetteur) transmet les messages suivants:

- S1 / »maman ours»/, M1 = «poêle à une porte chauffant 165 m²».
- S2 / «grand-papa ours»/, M2 = «poêle à deux porte chauffant 220 m²».
- S3 / «grand-maman ours»/, M3 = «poêle à deux portes chauffant 165 m²».
- S4 / «papa ours»/, M4 = «poêle à une porte chauffant 220 m²».
- S5 / «bébé ours»/, M5 = «poêle ç une porte chauffant 110 m²».

En sémiologie, on dit que les notions de *porte* et de *capacité de chauffage* sont des *traits pertinents des signifiés* des signes linguistiques et que des mots comme *grand-papa*, *grand-maman*, *papa*, *maman*, *bébé* qui font partie de ces signes sont des *traits pertinents des signifiants* correspondant à ces signifiés. Le mot ours ne sert à rien pour reconnaître les signes. Les caractéristiques telles que les poêles ont quatre pattes et sont en acier sont considérées comme des traits non pertinents. Ils n'intéressent pas la sémiologie parce qu'ils ne servent à rien dans le processus de communication.

Conclusion

En définitive, le signe n'est jamais un simple stimulus, mais toujours « quelque chose mis à la place de quelque chose d'autre », selon des codes conventionnels plus ou moins précis. Qu'il soit naturel ou artificiel, iconique ou arbitraire, communicatif ou expressif, il s'inscrit dans des dimensions sémantiques, syntaxiques et pragmatiques. Les distinctions entre indice et signal, signifié et sens, ou encore entre les différents canaux et degrés d'intentionnalité soulignent la complexité et la richesse du processus sémiotique. Ainsi, la sémiotique se révèle comme une discipline essentielle pour comprendre non seulement le langage, mais l'ensemble des systèmes de signification qui structurent nos échanges interpersonnels et notre culture.

Exercices d'entraînement

Exercice 1. Distinguez les indices des signaux:

- Le bruit d'une sirène d'ambulance
- Les traces de pas dans la neige
- Une alliance (un «jonc»)
- L'énoncé *Quelle heure est-il?*
- Une fumée noire qui sort d'une maison
- Un clin d'œil entre amis
- La canne blanche de l'aveugle
- Des feux de circulation
- Un diplôme
- Le sang d'une blessure
- Des nuages noirs
- Un cœur dessiné sur une carte de Saint-Valentin

Exercice 2. Dites s'il s'agit d'un signe iconique ou d'un signe arbitraire:

- La photo d'un joueur de hockey
- Le mot «Arrêt» à une intersection
- Le dessin d'un camion sur un panneau routier
- Le mot «*boeuf*»

- Une caricature du premier ministre

Exercice 3. Soit le mot «table». Trouvez une dizaine d'exemple contenant tous le mot «table» mais renvoyant chaque fois à des messages différents.

Exercice 4. Soit l'énoncé «*La rumeur était fausse: c'était un canard*». Que pouvez-vous tirer de cet exemple, au sujet de l'univers sémantique du mot «canard»?

Exercice 5. Soit les indications suivantes inscrites sur le couvercle d'une laveuse:

- Température élevée de lavage
- Essorage additionnel à action normale
- Rinçage à action délicate
- Trempage additionnel à basse température

A) Vous venez de laver des vêtements qui doivent être rincés deux fois , à haute température: quel serait le code?

B) Vous voulez laver et essorer des tissus très délicats: quel code utiliseriez-vous?

Exercice 6. [Un grand hôtel décide de lancer une campagne publicitaire en vue d'encourager les couples, avec ou sans enfants, à profiter de leurs spéciaux d'un, deux ou trois soirs consécutifs.]

Voici comment se présente ce spécial:

- ❖ Spécial unifamilial (couple sans enfant), 50\$ pour un soir;
- ❖ Spécial minifamilial (couple avec un enfant), 75\$ pour un soir;
- ❖ Spécial maxifamilial (couple avec deux enfants), 100\$ pour un soir;
- ❖ Spécial unifamilial, 75\$ pour 2 soirs, 100\$ pour 3 soirs;
- ❖ Spécial minifamilial, 100\$ pour 2 soirs, 125\$ pour 3 soirs;
- ❖ Spécial maxifamilial, 125\$ pour 2 soirs, 150\$ pour 3 soirs.

Trouvez le système de communication de cet hôtel en dégageant:

- A)** Les traits pertinents des signifiés et les traits pertinents des signifiants;
- B)** Les traits non pertinents des signifiants

Exercice 7. Signaux utilisés dans le milieu du travail.

[En 1977, compte tenu de la prolifération des affiches et des panneaux de toutes sortes utilisés dans le milieu du travail, le Conseil canadien de la sécurité a exigé leur normalisation, concernant

notamment les messages de sécurité ou d'hygiène ou les deux.]. Le corpus qui suit est extrait de ce recueil de normalisation (*signaux et symboles dans le milieu du travail*)

Description	Signification
Camion, en noir sur cercle blanc à bordure rouge et biffée d'un trait rouge à 45 degrés	Interdit aux camions
Brancard orné d'une croix grecque, en blanc sur carré ou rectangle vert	Brancard, civière
Trait horizontal surmonté d'une silhouette humaine perdant l'équilibre, en noir sur triangle jaune	Attention, glissant
Bouteille de gaz, en blanc sur triangle rouge	Danger: gaz comprimé, propane, etc.
Bouche d'incendie, en blanc sur carré ou rectangle vert	Bouche /borne/ prise d'incendie
Main jetant un objet dans un récipient, en blanc sur cercle noir	Mettre les déchets à la poubelle
Eclair oblique terminé en pointe, en blanc sur triangle rouge	Danger: ligne sous tension
Vaporisation d'un oeil, en blanc sur carré ou rectangle vert	Douche oculaire
Visage avec verre incliné vers la bouche, en noir sur cercle blanc à bordure rouge et biffé d'un trait rouge à 45 degrés	Eau non potable
Tête coiffée d'une résille, en blanc sur cercle noir	Port obligatoire d'une coiffe de protection
Trait horizontal surmonté de flammes, en blanc sur triangle rouge	Danger: matières inflammables
Points d'exclamation, en noir sur triangle rouge	Attention!

a) Les signaux utilisés dans le milieu du travail sont-ils justiciables d'une analyse sémiologique? Pourquoi?

b) Y a-t-il des signes iconiques? Des signes totalement arbitraires? Lesquels?

c) Regroupez les données du corpus selon qu'il s'agit d'une interdiction, d'une obligation, d'une mise en garde, d'un danger ou d'un secours. Peut-on parler de «système de communication» dans l'emploi des formes (géométriques) et des couleurs? Justifiez votre réponse.

d) A l'aide des éléments dégagés du corpus, comment représenteriez-vous les messages suivants (pictoogramme, forme et couleur) :

- Port obligatoire d'un casque de protection
- Défense de toucher
- Tuyau d'incendie
- Attention: travail en cours
- Danger: explosifs
- Attention: passage de sécurité
- Danger de brûlure par produit chimique

Chapitre 5 : La sémiotique et ses différents domaines

Introduction

La sémiotique constitue aujourd'hui un outil indispensable pour comprendre comment le sens se construit, se diffuse et se transforme dans les discours contemporains. Ce cours propose un parcours structuré à travers les principaux courants de la sémiotique appliquée aux sciences du langage : la sémiotique narrative d'Algirdas Julien Greimas, la sémiologie de l'image développée par Roland Barthes et Martine Joly, la sémiotique triadique de Charles Sanders Peirce, et enfin la sémiotique des médias dans ses dimensions structurales, multimodales et critiques.

En partant des fondements théoriques de chaque approche, les séances explorent les modèles opératoires (modèle actantiel, schéma narratif canonique, carré sémiotique, dénotation/connotation, trichotomies peirciennes) tout en montrant leur pertinence pour l'analyse des textes littéraires, publicitaires, journalistiques et numériques. L'objectif est double : d'une part, maîtriser les concepts et outils sémiotiques fondamentaux ; d'autre part, développer une posture critique face aux productions discursives et visuelles de notre époque, marquées par l'omniprésence des images, la multimodalité et les transformations induites par l'IA et les réseaux sociaux.

Ce cours invite ainsi les étudiants à passer d'une compréhension théorique à une pratique analytique rigoureuse, capable de révéler les mécanismes de production du sens et les enjeux idéologiques sous-jacents aux discours médiatiques contemporains.

1. La sémiotique narrative: A. Greimas

1.1. Les fondements théoriques de la sémiotique narrative greimasienne

La sémiotique narrative d'Algirdas Julien Greimas (1917-1992) constitue l'un des piliers de l'analyse du discours et du récit au sein des sciences du langage. Né en Lituanie, formé à la sémiotique saussurienne et hjelmslevienne, Greimas élabore dès les années 1960 une théorie qui rompt avec le structuralisme statique pour proposer une sémiotique dynamique et générative du sens. Influencé par Vladimir Propp (*Morphologie du conte*, 1928), Claude Lévi-Strauss et Louis Hjelmslev, il postule que le sens ne réside pas dans les signes isolés mais dans les structures relationnelles profondes qui organisent tout discours narratif.

Pour Greimas, la narrativité n'est pas une simple succession d'événements ; elle est la forme fondamentale par laquelle le sens se constitue. Il distingue trois niveaux de génération du sens : la grammaire fondamentale (structures logico-sémantiques), la grammaire narrative (structures actantielles et syntaxiques) et la grammaire discursive (manifestation textuelle).

Cette approche générative, exposée notamment dans *Sémantique structurale* (1966) puis dans *Maupassant. La sémiotique du texte* (1976), vise à rendre compte de la production du sens à partir d'un socle abstrait jusqu'à sa réalisation concrète dans le texte.

La sémiotique narrative greimasienne repose sur deux axiomes majeurs : l'opposition (le sens naît de la différence) et la transformation (le récit est un parcours de transformations). Contrairement à une sémiotique de la communication centrée sur l'émetteur et le récepteur, Greimas privilégie une sémiotique de la signification immanente au texte. Le récit devient ainsi un objet scientifique autonome, analysable comme une machine à produire du sens. Cette perspective a profondément influencé les études littéraires, la publicité, le cinéma et l'analyse des discours médiatiques. Elle permet aux linguistes de dépasser l'énoncé pour atteindre la structure narrative sous-jacente qui organise toute production langagière.

Enfin, Greimas, en collaboration avec Joseph Courtés, systématise cette théorie dans *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979-1986), où la narrativité est présentée comme universelle : tout discours, même non fictionnel, peut être décrit selon une syntaxe narrative. Cette section pose donc les bases épistémologiques indispensables avant d'aborder les outils opératoires.

1.2. Le modèle actantiel : rôles et relations dans le récit

Le modèle actantiel, présenté par Greimas dès 1966, constitue l'outil central de la sémiotique narrative. Il réduit les personnages (acteurs) à six positions abstraites ou actants : le Sujet, l'Objet, le Destinateur (ou Expéditeur), le Destinataire, l'Adjuvant et l'Opposant. Ces actants ne sont pas des individus psychologiques mais des fonctions syntaxiques définies par leurs relations. Le Sujet est celui qui poursuit un Objet de valeur ; le Destinateur est la source de la quête (société, dieu, norme) ; le Destinataire est celui qui bénéficie de l'acquisition de l'Objet ; l'Adjuvant aide le Sujet tandis que l'Opposant le contrarie.

Ce modèle s'organise selon trois paires de relations contractuelles : la relation de désir (Sujet-Objet), la relation de communication (Destinateur-Destinataire) et la relation de pouvoir ou d'assistance (Adjuvant-Opposant). Greimas représente ces relations sous forme d'un schéma actantiel hexagonal où les axes horizontaux et verticaux matérialisent les oppositions et les conjonctions. Contrairement à Propp, qui travaillait sur 31 fonctions, Greimas généralise et formalise : les actants sont invariants, les acteurs (personnages concrets) sont variables et peuvent cumuler plusieurs rôles.

L'exemple classique est le conte merveilleux : le héros (Sujet) recherche la princesse (Objet) sur ordre du roi (Destinateur) pour le royaume (Destinataire), aidé par le magicien (Adjuvant) et combattu par le dragon (Opposant). Mais le modèle s'applique aussi au discours publicitaire (le consommateur comme Sujet, le produit comme Objet valorisé, la marque comme Destinateur) ou au discours politique (le citoyen comme Destinataire, le parti comme Sujet).

Le modèle actantiel permet d'analyser les déplacements de valeurs et les transformations de statuts. Il révèle les tensions et les alliances qui structurent le récit. Chez Greimas, l'actant n'est pas figé : un même acteur peut changer de rôle (le traître devient adjuvant). Cette dynamique rend le modèle particulièrement opératoire pour les étudiants en sciences du langage qui souhaitent déconstruire les idéologies sous-jacentes aux textes. La formalisation mathématique des relations (conjonction/disjonction, implication/contrariété) prépare directement à l'usage du carré sémiotique au niveau narratif.

1.3. Le schéma narratif canonique et la syntaxe narrative

Le schéma narratif canonique, formalisé par Greimas dans les années 1970, décrit le parcours type de toute transformation narrative en quatre phases obligatoires : le Contrat, la Compétence, la Performance et la Sanction. Le Contrat correspond à la mise en place d'un manque et à l'acceptation par le Sujet d'une mission confiée par le Destinateur (phase de manipulation). La Compétence désigne l'acquisition par le Sujet des modalités (vouloir, savoir, pouvoir, devoir faire) nécessaires à l'action. La Performance est l'accomplissement effectif de la tâche (faire). Enfin, la Sanction est la reconnaissance ou la rétribution par le Destinateur (phase de véridiction).

Cette syntaxe narrative est doublée d'une dimension paradigmatique : chaque phase peut être décomposée en sous-programmes narratifs (PN) où des actants secondaires poursuivent leurs propres objets. Greimas introduit également la notion de parcours génératif : du niveau profond (carré sémiotique des valeurs axiologiques) au niveau narratif (schéma canonique) puis au niveau discursif (thématisation, figurativisation, énonciation). Le carré sémiotique, outil logique de base, permet de modéliser les oppositions de valeurs (être / paraître, vrai / faux, etc.) qui sous-tendent le récit.

L'analyse maupassantienne de Greimas en 1976 illustre parfaitement cette méthode : « Deux amis » est décomposé en programmes narratifs emboîtés où la guerre modifie les contrats et les compétences. Le schéma canonique s'applique aussi bien à la littérature qu'au récit

médiatique ou au discours scientifique. Il révèle que tout texte, même apparemment linéaire, repose sur une logique transformationnelle profonde.

Pour les étudiants de Master, cette troisième section permet de passer de la théorie à la pratique : exercices d'analyse de corpus (nouvelle, spot publicitaire, discours politique) montrent comment le schéma canonique met au jour les stratégies de persuasion ou les idéologies cachées. Greimas insiste sur le caractère universel et non culturellement déterminé de cette syntaxe, ce qui ouvre des débats épistémologiques passionnants sur la narrativité transculturelle. La leçon s'achève sur les limites et les prolongements actuels de la théorie (sémiotique cognitive, post-greimasienne).

2. La sémiologie de l'image: R. Barthes et M. Joly

2.1. Les fondements théoriques de la sémiologie de l'image

La sémiologie de l'image, telle qu'elle se développe en France dans les années 1960-1990, s'inscrit dans le prolongement de la linguistique structurale saussurienne tout en la dépassant. Roland Barthes (1915-1980), figure centrale, pose les bases dans son article fondateur « Rhétorique de l'image » (Communications n°4, 1964) en analysant la publicité Panzani. Il y pose la question cruciale : comment le sens vient-il à l'image ? Pour Barthes, l'image n'est pas un langage universel immédiat mais un système de signes complexe, articulé autour de la distinction dénotation/connotation. La dénotation correspond au message littéral, analogique et iconique (ce que l'image « représente » de manière ressemblante), tandis que la connotation renvoie aux sens seconds, culturels et idéologiques.

Barthes distingue trois messages dans l'image publicitaire : le message linguistique (texte), le message iconique littéral (dénotatif) et le message iconique symbolique (connotatif). L'image analogique semble résistante au sens car elle est continue et non articulée comme la langue, mais elle produit néanmoins une rhétorique spécifique faite de figures (métonymie, asyndète, etc.). Contrairement à la langue doublement articulée, l'image repose sur un code analogique dont les unités ne sont pas discrètes. Cette tension entre analogie et codage culturel constitue le cœur du projet sémiologique barthesien.

Martine Joly (1943-...), dans des ouvrages comme *L'Image et les signes. Approche sémiologique de l'image fixe* (Nathan, 1994) et *Introduction à l'analyse de l'image* (Armand Colin, multiples éditions), systématise et actualise ces apports. Elle insiste sur l'hétérogénéité de l'image : signes iconiques (analogiques, fondés sur la ressemblance), signes plastiques (couleurs, formes, textures, composition) et signes linguistiques. Joly souligne que l'image

n'est jamais « innocente » : elle est une construction sémiotique inscrite dans des contextes de production et de réception. Elle intègre les apports de Peirce (icône, indice, symbole) et du Groupe μ tout en restant fidèle à une approche immanente et communicationnelle.

Pour ces deux auteurs, la sémiologie de l'image vise à déconstruire l'évidence perceptive : l'image paraît naturelle mais elle est hautement codée. Cette perspective est essentielle en sciences du langage car elle permet d'analyser non seulement les textes verbaux mais aussi les discours visuels (publicité, presse, art, médias numériques). Barthes et Joly ouvrent ainsi la voie à une sémiologie générale des discours multimodaux, où l'image n'est plus un simple complément mais un système signifiant à part entière, porteur d'idéologies et de valeurs sociales.

Cette première section pose les bases épistémologiques : l'image comme objet scientifique, l'articulation entre linguistique et visuel, et la nécessité d'une méthode rigoureuse pour en dégager les mécanismes de signification.

2.2. L'analyse barthesienne : dénotation, connotation et fonction du texte

Dans « Rhétorique de l'image », Barthes propose une grille d'analyse exemplaire à travers la publicité Panzani (tomates, pâtes, sauce, couleurs italiennes). Il identifie d'abord le message linguistique qui remplit deux fonctions principales : l'**ancrage** (fixer le sens flottant de l'image polysémique en désignant « ce qu'il faut lire ») et le **relais** (compléter l'image en apportant des informations qu'elle ne peut donner seule, comme le temps ou les paroles).

Le message iconique se dédouble :

- **Dénotatif** (littéral) : reconnaissance analogique des objets (pâtes, tomates, aubergines). Il paraît « naturel » mais reste codé par des conventions perceptives.
- **Connotatif** : niveau rhétorique où surgissent les mythes (l'« italianité » via les couleurs rouge-blanc-vert, la fraîcheur, le terroir). Les connotateurs sont discontinus et erratiques ; ils forment une rhétorique visuelle reposant sur des figures classiques (métonymie : la tomate pour l'Italie ; métaphore ; synecdoque).

Barthes montre que la connotation est le lieu de l'idéologie : l'image naturalise des valeurs culturelles (le « bon produit italien »). Il distingue également le *studium* (intérêt culturel général) et le *punctum* (détail qui blesse ou touche personnellement) dans *La Chambre claire* (1980), enrichissant l'analyse de la photographie.

Martine Joly prolonge cette approche en distinguant clairement signes iconiques (ressemblance avec le référent), signes plastiques (valeurs esthétiques et expressives des formes, couleurs, lumières) et leur interaction. Elle insiste sur la combinatoire des signes au sein de

l'image fixe et sur le rôle du contexte socio-historique dans l'interprétation. Pour Joly, l'analyse doit articuler description immanente (éléments visuels) et interprétation (effets de sens).

Cette section permet aux étudiants de maîtriser une méthode concrète : décomposer l'image en strates de signification, identifier les codes culturels et révéler les stratégies persuasives ou idéologiques. L'exemple Panzani reste un cas d'école, applicable à toute image publicitaire, photographique ou artistique contemporaine. L'apport conjoint de Barthes et Joly réside dans cette dialectique entre le visible immédiat et le sens construit, indispensable pour analyser les discours visuels médiatiques.

2.3. L'approche de Martinet Joly et les prolongements contemporains

Martine Joly développe une méthodologie plus pédagogique et systématique dans *Introduction à l'analyse de l'image*. Elle propose d'aborder l'image selon plusieurs dimensions :

- Enjeux communicationnels (fonctions : informative, persuasive, esthétique, etc.) ;
- Contexte de production et de réception ;
- Analyse des signes iconiques (kinésiques, proxémiques, ornementaux) ;
- Signes plastiques (cadre, composition, couleurs, lumière, texture) ;
- Interaction avec le texte.

Joly met l'accent sur l'image comme « message pour autrui » et refuse tant l'illusion d'une image transparente que celle d'une image purement subjective. Elle intègre les apports de la pragmatique et de la réception tout en maintenant une analyse structurale. Son ouvrage multiplie les exemples (tableaux classiques, photos de presse, affiches publicitaires) pour entraîner l'étudiant à une lecture active et critique.

Les prolongements actuels de cette tradition bartheso-jolyenne intègrent la multimodalité (Kress & van Leeuwen), l'analyse des images numériques et des interfaces, ainsi que les approches cognitives et émotionnelles. La sémiologie de l'image devient un outil critique face à la prolifération visuelle contemporaine (réseaux sociaux, deepfakes, communication politique). Elle permet de questionner le pouvoir des images dans la construction des représentations sociales, des stéréotypes et des émotions collectives.

Pour les étudiants de Master en sciences du langage, cette troisième section invite à la pratique : exercices d'analyse comparée d'une même image selon Barthes et Joly, ou d'images contemporaines (mèmes, couvertures de magazines, vidéos courtes). Elle souligne les limites (risque de sur-interprétation, culturalisme) et les forces (déconstruction idéologique, formation

du regard critique). Barthes et Joly offrent ainsi une boîte à outils indispensable pour analyser les discours hybrides de notre époque, où le visuel domine. La leçon s'achève sur l'actualité de cette sémiologie face aux défis éthiques et politiques des images à l'ère numérique.

3. La sémiotique de C. S. Peirce

3.1. Fondements philosophiques et modèle triadique du signe

Charles Sanders Peirce (1839-1914), logicien, philosophe et scientifique américain, élabore une sémiotique générale (qu'il nomme *semeiotic*) tout au long de sa vie, principalement dans ses écrits de 1867 à 1914 (notamment les *Collected Papers* et les lettres à Lady Welby). Contrairement à Ferdinand de Saussure, qui propose un modèle **dyadique** (signifiant ↔ signifié) centré sur le système linguistique, Peirce construit un modèle **triadique** et **processuel** : le signe n'existe que dans une relation dynamique entre trois éléments.

Les trois catégories phénoménologiques (**phanéropscopie**) constituent le socle ontologique :

- **Firstness** : la qualité pure, la possibilité, le sentiment (ex. : la rougeur en soi, avant toute référence).
- **Secondness** : la réaction brute, l'existence factuelle, la résistance (ex. : un coup de frein qui nous projette en avant).
- **Thirdness** : la médiation, la loi, l'habitude, la généralité (ex. : la règle de grammaire qui relie un son à un concept).

Le **signe** (ou *representamen*) est défini comme « quelque chose qui, pour quelqu'un, se tient pour quelque chose d'autre sous quelque rapport ou à quelque titre » (CP 2.228). Il est constitué de :

1. Le **Representamen** (le véhicule du signe : un mot, une image, un geste).
2. L'**Objet** (ce à quoi le signe renvoie – immédiat ou dynamique).
3. L'**Interpretant** (l'effet produit dans l'esprit de l'interprète – immédiat, dynamique ou final).

Le processus est **illimité** (*unlimited semiosis*) : chaque interpretant devient à son tour un representamen pour un nouvel interpretant.

Exemple linguistique : Le mot « arbre ».

- Representamen : la séquence phonique /aʁbʁ/ ou la graphie.
- Objet : le concept d'arbre (immédiat) ou l'arbre réel dans le monde (dynamique).

- Interpretant : l'image mentale d'un arbre, puis l'idée de « nature », puis une métaphore poétique (« arbre de vie »), etc.

Activité (10 min) : En binômes, choisir un signe linguistique simple (« rouge », « je », « demain ») et en décomposer les trois composantes triadiques. Mise en commun collective.

3.2. Les trois trichotomies et les classes de signes

Peirce distingue **trois trichotomies** qui, combinées, génèrent théoriquement 66 classes de signes (il en décrit surtout les 10 premières classes les plus importantes).

1re trichotomie (nature du représentamen) :

- **Qualisign** : qualité pure (ex. : la couleur rouge d'un feu de signalisation).
- **Sinsign** : occurrence singulière (ex. : un panneau « stop » concret sur une route).
- **Legisign** : type général, loi (ex. : la règle grammaticale du mot « stop »).

2e trichotomie (relation au objet) – la plus célèbre et la plus utile en sciences du langage :

- **Icône** : relation de ressemblance (Firstness) – ex. : onomatopées (« miaou »), pictogrammes, métaphores (« il est un lion »).
- **Indice** : relation de contiguïté ou causalité (Secondness) – ex. : « fumée » indice de feu, pronoms déictiques (« ici », « maintenant »), accent tonique qui signale l'émotion.
- **Symbole** : relation conventionnelle, habituelle (Thirdness) – ex. : la grande majorité des mots du lexique (« arbre », « liberté »). Le langage humain est majoritairement symbolique.

3e trichotomie (relation à l'interprétant) :

- **Rhème** (terme) : signe ouvert à l'interprétation (ex. : un nom propre isolé).
- **Dicisigne** (proposition) : signe assertif (ex. : une phrase déclarative).
- **Argument** : signe qui présente une raison (ex. : un syllogisme ou un texte argumentatif).

Exemple appliqué au langage : La phrase « Le chat est sur le tapis ».

- Legisign + Symbole + Dicisigne (majoritairement).
- Mais contient des indices (« le » renvoie à un chat déjà connu) et peut devenir icône dans un poème (« le chat » évoque la grâce féline).

Activité (10 min) : Analyser un extrait de publicité ou de tweet (fourni par l'enseignant) en identifiant les trichotomies dominantes et en expliquant pourquoi le sens émerge de leur combinaison.

3.3. Application en sciences du langage et perspectives contemporaines

La sémiotique peircienne dépasse le structuralisme et offre un cadre **pragmatique** et **inférentiel** particulièrement adapté aux sciences du langage actuelles.

Principales applications :

1. **Pragmatique et analyse du discours** : le concept d'interprétant explique l'implicite, les inférences (implicatures gricéennes vues comme interprétants dynamiques) et la négociation du sens en interaction.
2. **Sémiotique de l'énonciation** : les indices (shifters jakobsoniens) et les symboles légisignés permettent d'analyser la subjectivité (« je », « ici », « maintenant »).
3. **Multimodalité et communication numérique** : un emoji est à la fois icône (ressemblance faciale), indice (émotion réelle) et symbole (convention de plateforme). Un meme combine les trois trichotomies en un seul artefact.
4. **Traduction et linguistique contrastive** : la traduction n'est pas substitution de signes mais production d'un nouvel interprétant dans une autre communauté interprétative.
5. **Analyse critique** : les signes peuvent être manipulés (propagande, fake news) par le jeu sur l'icône (émotion immédiate) et le symbole (valeur idéologique).

Héritage et débats contemporains :

- Influence sur la pragmatique (Morris, Carnap, puis Sperber & Wilson).
- Dialogue avec la sémiotique de Greimas (le carré sémiotique vs. la triade).
- Approches cognitives : la sémiotique peircienne est compatible avec la théorie de l'esprit et les modèles prédictifs du cerveau (Friston).
- Enjeux actuels : IA générative (ChatGPT produit-il de vrais symbols ou seulement des indices statistiques ?) et éthique des signes (désinformation).

Discussion finale : Question 1 : En quoi le modèle triadique de Peirce rend-il mieux compte des phénomènes de multimodalité numérique que le modèle saussurien ? Question 2 : Proposez une analyse peircienne d'un phénomène d'actualité (ex. : un slogan politique ou un trend TikTok).

Évaluation suggérée :

- Un devoir maison : analyse sémiotique peircienne d'un corpus de 3 signes linguistiques multimodaux (800 mots).
- Critères : maîtrise des trichotomies, précision terminologique, pertinence des exemples linguistiques.

Cette leçon fournit aux étudiants un outil théorique puissant et opératoire pour leurs recherches en linguistique, analyse du discours, sémiotique des médias ou didactique des langues. Elle peut être complétée par des ateliers pratiques sur des corpus numériques.

4. La sémiotique des médias

Parmi les objectifs de ce cours est de faire comprendre à l'étudiant comment les médias produisent, véhiculent et transforment le sens à travers des systèmes de signes; maîtriser les outils sémiotiques (structuraux et pragmatiques) pour analyser les messages médiatiques, qu'ils soient textuels, visuels, sonores ou multimodaux et développer une approche critique des phénomènes médiatiques contemporains (publicité, information, réseaux sociaux, IA générative) en lien avec les théories du langage et de la communication.

4.1. Fondements théoriques : de la sémiologie structurale à la sémiotique des médias

La sémiotique des médias naît dans les années 1960-1970 de la rencontre entre la linguistique structurale et l'étude des mass media. Ferdinand de Saussure pose les bases avec le signe dyadique (**signifiant** / **signifié**), arbitraire et relevant d'un système (la langue). Roland Barthes étend cette approche à la culture de masse dans *Mythologies* (1957) : il distingue la **dénotation** (sens littéral, premier degré) et la **connotation** (sens idéologique, second degré, « mythique »).

Le mythe médiatique naturalise des valeurs culturelles : par exemple, dans une publicité pour une lessive, la dénotation (« ce produit lave le linge ») cache la connotation (« la femme au foyer est responsable du bonheur familial »).

Umberto Eco, dans *La Structure absente* (1968) et *Lector in fabula* (1979), introduit une dimension plus ouverte : le texte médiatique est un « système de signes » qui appelle une coopération interprétative du récepteur. Il distingue **signes iconiques**, **indiciaux** et **symboliques** (en s'inspirant de Peirce) et insiste sur les codes culturels qui régissent la lecture des messages médiatiques.

Marshall McLuhan complète cette approche par la **théorie des médias** (« le medium est le message », 1964) : le support lui-même (télévision, radio, internet) modifie la perception et

la structure cognitive, indépendamment du contenu. La sémiotique des médias articule donc **sémiologie du contenu** (signes et codes) et **médiologie** (effets du medium).

Exemple linguistique et médiatique : Une une de journal (« Crise migratoire »).

- Dénotation : information factuelle.
- Connotation : cadre idéologique (peur, invasion, etc.) via le choix lexical, la photo (icône + indice), la mise en page.

Activité : En binômes, analyser une couverture de magazine ou une publicité imprimée en identifiant dénotation / connotation et le rôle du medium (imprimé vs. numérique).

4.2. Outils d'analyse : codes, multimodalité et types de signes dans les médias

La sémiotique des médias mobilise plusieurs outils :

1. **Les codes** (Eco, Barthes, Metz pour le cinéma) : codes iconiques (ressemblance), codes plastiques (couleurs, formes), codes narratifs (Propp, Greimas), codes rhétoriques (métaphore, métonymie).
2. **La multimodalité** (Kress & van Leeuwen, *Reading Images*, 1996 ; Baldry & Thibault) : les médias contemporains combinent plusieurs modes (texte + image + son + mouvement). Chaque mode apporte une « modalité sémiotique » spécifique. L'analyse porte sur la **synergie** ou la **tension** entre modes.
3. **Intégration peircienne** :
 - **Icône** : ressemblance (photo réaliste, emoji).
 - **Indice** : lien causal ou contigu (empreinte, regard caméra, like).
 - **Symbole** : convention (logo de marque, slogan).

Dans les médias numériques, les signes sont souvent **hybrides** : un selfie est à la fois icône (ressemblance), indice (présence réelle) et symbole (construction identitaire).

Exemples appliqués :

- Publicité TV : combinaison de musique (mode auditif), image (visuel) et voix off (verbal) pour créer une connotation émotionnelle.
- Réseaux sociaux : un meme associe texte symbolique, image iconique et contexte indicial (référence culturelle partagée).

- Journal télévisé : le choix du cadrage (gros plan = indice d'émotion), du montage et des couleurs renforce ou contredit le discours verbal.

Activité (10 min) : Analyser un extrait court de vidéo YouTube ou TikTok (fourni) en identifiant les modes sémiotiques dominants, leur hiérarchie et les effets de sens produits.

4.3. Perspectives contemporaines et enjeux critiques en sémiotique des médias

Les médias numériques et l'IA transforment profondément le champ sémiotique :

1. **Remédiation et convergence** (Bolter & Grusin) : les anciens médias sont refaçonnés par les nouveaux (ex. : presse en ligne, podcast vidéo). La sémiotique analyse les processus de **resémiotisation** (changement de signes lors du passage d'un medium à un autre).
2. **Fake news, deepfakes et simulacres** (Baudrillard) : les signes perdent leur référent (hyperréalité). Un deepfake est un signe iconique parfait mais sans indice de vérité. La sémiotique propose des taxonomies pour distinguer niveaux de véridiction.
3. **Plateformes et algorithmes** : les signes sont produits et circulent selon des logiques attentionnelles et économiques. L'« économie de l'attention » privilégie les signes à forte charge émotionnelle (icônes + indices affectifs).
4. **Enjeux éthiques et politiques** : idéologie dans les algorithmes de recommandation, construction des identités (genre, race) via les signes visuels, rôle des médias dans la polarisation. La sémiotique critique (inspirée de Barthes et Eco) permet de dénaturiser ces constructions.

Perspectives actuelles (2024-2026) :

- Analyse sémiotique des contenus générés par IA (images, textes).
- Sémiotique des interactions par écrans (multimodalité en visioconférence, métavers).
- Éducation aux médias : former à décoder les signes pour une citoyenneté numérique.

Discussion finale : Question 1 : En quoi la multimodalité des réseaux sociaux rend-elle nécessaire de dépasser la sémiologie structurale classique de Barthes ? Question 2 : Proposez une analyse sémiotique critique d'un phénomène médiatique actuel (ex. : un trend viral, une campagne publicitaire sur Instagram, ou un deepfake politique).

Évaluation suggérée :

- Devoir maison : analyse sémiotique détaillée d'un corpus multimodal (extrait de série, fil Twitter/X ou campagne publicitaire) en mobilisant au moins trois outils théoriques (800-1000 mots).
- Critères : précision terminologique, articulation théorie/exemples, dimension critique.

Conclusion

Au terme de ce parcours, la sémiotique apparaît comme une discipline unifiée dans sa diversité, capable d'éclairer tant les structures profondes du récit que les jeux complexes de la signification visuelle et multimodale. Greimas offre une grammaire narrative rigoureuse pour décoder les transformations du sens, Barthes et Joly permettent de déconstruire l'apparente naturalité des images, Peirce propose un modèle dynamique et inférentiel adapté aux phénomènes pragmatiques et numériques, tandis que la sémiotique des médias articule ces outils pour analyser les enjeux contemporains de la communication.

Ces approches complémentaires dotent l'étudiant d'une boîte à outils puissante pour analyser tout type de discours – littéraire, publicitaire, journalistique ou numérique – et pour exercer un regard critique sur les stratégies persuasives, idéologiques et émotionnelles à l'œuvre dans les médias.

Dans un monde saturé d'images, de signes hybrides et de contenus générés par IA, la formation sémiotique devient un enjeu citoyen majeur. Elle forme des esprits capables non seulement de décoder le sens, mais aussi de questionner les pouvoirs qui s'exercent à travers lui. Ce cours aura ainsi permis de poser les bases solides d'une analyse sémiotique réflexive, adaptable aux évolutions rapides des formes discursives et communicationnelles du XXI^e siècle.

Conclusion Generale

Conclusion générale

Au terme de ce parcours à travers les fondements et les développements de la sémiotique, il apparaît clairement que celle-ci ne se réduit pas à une simple théorie des signes, mais constitue une véritable grille de lecture du monde social et culturel. Depuis les concepts structuraux de Saussure jusqu'aux modèles dynamiques de Greimas, en passant par les analyses fines de Barthes sur l'image et la connotation, la triade peircienne et l'approche multimodale des médias contemporains, la sémiotique offre un ensemble d'outils puissants et complémentaires pour décrypter les mécanismes de production du sens.

Ce cours a permis de mettre en évidence plusieurs réalités essentielles. D'abord, que la langue n'est qu'un système sémiotique parmi d'autres, même si elle demeure le plus élaboré et le plus structuré. Ensuite, que tout signe – linguistique ou non – tire sa valeur de ses relations avec d'autres signes et avec le contexte social dans lequel il circule. Enfin, que le sens n'est jamais donné d'emblée : il résulte d'un processus actif de construction, d'interprétation et de négociation entre émetteur et récepteur, entre texte et culture.

Les différentes approches étudiées révèlent la richesse et la complexité du phénomène sémiotique. La sémiologie saussurienne et barthésienne met l'accent sur les structures et les mythes culturels, la sémiotique greimasienne insiste sur la dimension narrative et transformationnelle du sens, tandis que la sémiotique peircienne ouvre la porte à une compréhension plus pragmatique et processuelle des signes. La sémiotique des médias, quant à elle, nous invite à analyser les discours multimodaux qui saturent notre environnement quotidien.

Au-delà de l'acquisition de connaissances théoriques, ce cours a cherché à former les étudiants à une lecture critique et réflexive des productions signifiantes de leur époque. Dans un monde où l'image, le numérique et les médias occupent une place prépondérante, la capacité à décoder les signes, à déconstruire les connotations idéologiques et à comprendre les stratégies de persuasion devient un enjeu citoyen et professionnel majeur.

Que les étudiants se destinent à l'enseignement, à la recherche, à la communication ou à l'analyse des discours, la sémiotique leur offre une méthode rigoureuse et une sensibilité accrue aux mécanismes invisibles qui organisent notre rapport au monde et aux autres. Elle leur rappelle surtout que le sens est toujours une construction collective, historique et conventionnelle, et que sa maîtrise constitue l'une des formes les plus abouties de la liberté intellectuelle.

Bibliographie

Bibliographie

- Barthes Roland, (1957), *Mythologie*, Paris, Seuil
- Barthes Roland, (1964), *Eléments de sémiologie*, Bruxelles, Office de publicité.
- Barthes Roland, (1964), *Rhétorique de l'image*,
- Barthes, R. (1967), *Système de la mode*, Paris, Éditions Seuil.
- Barthes Roland, (1970), *S/Z*, Editions du Seuil
- Barthes, R. (1985), *L'Aventure sémiologique*. Paris, Éditions Seuil.
- Bertrand D., (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan-Université.
- Buyssens Eric, (1943), *La communication et l'articulation linguistique*, Paris, P.U.F.
- Courtés, J. (2005), *La sémiotique du Langage*, Paris, Éditions Armand Colin.
- De Saussure Ferdinand, (1972), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot
- Ducro Oswald et Todorov Tzvetan, (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- Eco Umberto, (1972), *La structure absente*, traduit de l'italien, Paris, Mercure de France
- Eco Umberto, (1988), *Le signe*, Bruxelles, Editions Labor
- Germain Claude et Leblanc Raymond, (1983), *Introduction à la linguistique générale*, Canada, Les Presses de l'université de Montréal
- Greimas A.J., (1970), *Du sens*, Éditions Seuil,
- Greimas Q.J., (1976), *Maupassant, la sémiotique du texte*, Seuil.
- Greimas Q.J., (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Seuil.
- Guiraud Pierre, (1971), *La sémiologie*, P.U.F. Que sais-je?
- Joly Martinet, (1997), *L'Image et les Signes*, Nathan-Université.
- Joly, M. (1998), *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Éditions Nathan.
- Klinkenberg, J.M., (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, Éditions De Boeck université.
- Martinet Jeanne, (1973), *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers

- Mounin Georges, (1968), *Saussure*, Paris, Seghers
- Mounin Georges, (1970), *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit,
- Morris C., (1974), *Fondements de la théorie des signes*, Langages.
- Peirce, C.S. (1978), *Écrits sur le signe*. Paris : Éd. Seuil.
- Porcher Louis, (1976), *Introduction à une sémiotique des images*, Paris, Didier
- Prieto Luis J., (1968), *La sémiologie*, dans *le langage*, Paris, Gallimard
- Prieto Luis J., (1972), *Messages et signaux*, Paris, P.U.F.
- Rastier, F. (2001), « Sémiotique et sciences de la culture ». *Linx-Revue des Linguistes*, Université de Paris Ouest-Nanterre.
- Tremblay-Querido Christiane, (1973), *Introduction vers une science des systèmes symboliques ?* Sociologie et sociétés, Vol. 5, N°2